



L'Homme figé



Polar



Nicolas Milin



L'HOMME FIGÉ

- Allez, refaites-le, commissaire ! Pour le petit jeune...

Le commissaire Malo se passa les deux mains devant le visage avec une souplesse d'illusionniste et aussitôt, à la place du sien, en apparut un autre, figé, la mâchoire ouverte, les yeux écarquillés de terreur et le front labouré d'épouvante. Kermoisan, le petit nouveau, en recula d'effroi. Puis le commissaire se repassa les mains devant le visage dans le sens inverse, et la placidité normale et le demi sourire qu'il avait quatre secondes auparavant réapparurent tout aussi subitement.

- Pouaf ! C'est trop fort... dit le légiste rigolard, tout en remballant son matériel.

Malo s'éloigna ensuite vers le bord du plateau, sans dire un mot, et s'alluma une cigarette, face au paysage grandiose de la vallée du Tech. Ce qu'une poignée des ouvriers de l'abattoir avaient aussi fait, tout à l'heure, pendant leur pause à eux. L'éloignement noyait le bas de la vallée dans son mystère bleu.

- Il fait ça souvent ? demanda Kermoisan.

- Ah, dit le légiste, il a ses originalités, notre commissaire... Tu t'en apercevras vite. Et il a été mime, avant d'être dans la police.

- Mime ? s'étonna Kermoisan.

- Ouais. Il passait même à la télé, dans les années

quatre-vingt dix... Le mime Malo, le clochard et le gamin, ça te dit rien ?

- Non.

- Ah, c'était fameux, pourtant...

La vallée du Tech, à soixante kilomètres de Perpignan, comptait quatre abattoirs et deux entreprises de salaisons. Et on avait trouvé dans une des chambres froides de l'abattoir *Ov'Tech*, qui dominait la vallée, le cadavre le plus impressionnant de toute la carrière de l'ex-mime Malo. De leurs carrières à tous dans la brigade, sans doute. C'était un homme congelé.

Congelé d'une manière qui faisait que pour une fois, on avait pu commencer l'enquête en interrogeant l'assassin : un homme d'une quarantaine d'année, également ouvrier dans l'abattoir, et qui leur avait raconté, d'une voix tremblante :

- Je suis venu prendre mes premières carcasses comme tous les matins... La porte résistait. Ça arrive souvent, à cause de la glace, à la première ouverture. Alors j'ai forcé. Et j'ai vu Robert tomber dans la flotte. Elle a congelé aussitôt... Paf, comme ça... Ça a fait comme un nuage, à l'intérieur, un grand bruit de craquement, et en une seconde, c'était fini...

Dans la chambre froide, les carcasses pendaient en rangs bien alignés sur des rails, leur graisse neigeuse comme déposée sur les crêtes des chairs à vif. Au fond, une seconde porte donnait sur la zone

d'abattage. À sa droite, trois chariots étagés et chargés de gigots étaient poussés dans le coin contre un grand conteneur en plastique vert. Et au milieu, devant eux, seulement un peu plus petit que le conteneur - il devait bien faire cinq cents litres - il y avait l'aquarium, posé sur quatre pneus. Dans cet aquarium, il y avait de la glace. Et dans ce glaçon gigantesque, un homme. Robert Prat, chef de ligne dans l'équipe de nuit, les mains liées dans le dos, les jambes fendues en saut-de-biche, qui les regardait avec le même air de détresse épouvantable, très exactement, que le commissaire avait mimé dehors. Figé sur le moment précis de sa mort.

- « Le Père », relut Kermoisan, en criant fort, à cause de la ventilation qui poussait le blizzard dans la chambre froide, dès qu'elle était ouverte.

C'était soigneusement signé en bas à droite de la vitre de l'aquarium, en lettres rouges.

- Ça t'inspire ? demanda le commissaire.

- La majuscule peut faire penser que c'est quelqu'un qui se prend pour Dieu, ou quelque chose comme ça !

- Bien...

- Mais comment est-ce qu'il a fait pour connaître si précisément le moment où l'eau allait congeler ?

- Moins bien...

- Comment ça ?

- L'eau ne congèle pas comme ça, d'un bloc, subitement... Paolini, tu pourrais prélever un morceau et l'envoyer à analyser tout de suite ? Pour le reste, on va faire venir un camion.

- On rentre à Perpignan ? demanda l'agent Paolini.

- Oui, mais partez devant. Moi, je vais faire un peu de tourisme.
- Ta manière de tourisme habituelle, commissaire ?
- Oui.
- Ah. Et ça va durer longtemps ?
- Je ne sais pas.
- Bon...

Il y avait dans ce « Bon... » une désapprobation usée, résignée, on aurait dit, que le petit nouveau ne comprit pas. Mais il ne posa pas de questions. Il n'en était qu'à observer, encore.

Dès que son équipe eut quitté l'abattoir, Malo referma la chambre froide et s'éloigna d'une dizaine de mètres vers les vestiaires. Puis, les mains dans les poches, il revint vers la porte et s'efforça de la rouvrir. L'agent local resté pour surveiller les lieux, en voyant qu'il n'y arrivait pas, demanda :

- Vous voulez de l'aide, commissaire ?

Le commissaire se retourna et mit un doigt sur sa bouche. Puis il se remit à la porte, qui céda enfin, ou du moins le parut. Il sursauta, alors, comme s'il découvrait le cadavre, et se prit la tête dans les mains.

- Ah, vous faisiez semblant, comprit l'agent. Vous le faites bien, dites donc... Vous... Vous y mettez de vous-même...

Dans son sursaut, ses cheveux s'étaient dressés sur sa tête.

Quant à sa manière de tourisme, elle faisait aussi partie de ce que Bernard, le légiste, avait appelé

ses originalités.

*

Ils avaient tous déjà eu affaire à des cadavres mutilés qui impliquaient de bien pires tortures, mais jamais à ce figement dans la panique écarquillée du moment précis de la plus grande souffrance et de la mort. Beaucoup, dans la brigade, en rêvèrent, les nuits suivantes.

- Parce qu'il avait l'air de souffrir encore, dit l'agent Paolini à son psy.

Il n'y avait que le petit nouveau en fait, que ça n'avait pas l'air de toucher. Le lieutenant Bonheur, qui tenait la boutique en l'absence de Malo, l'avait remarqué. Il en était pourtant bien à son premier meurtre. Bonheur avait vérifié. Mais c'était qu'il s'intéressait à tout, dans son nouveau travail et dans la brigade, de la même manière ; avec le même entrain illimité, qui survolait vaguement les choses, comme si c'était un jeu. Il ne prenait encore rien vraiment au sérieux, toujours plus occupé à montrer sa bonne volonté qu'aux tâches dont on le chargeait elles-mêmes : on lui donnait les rouleaux de PQ à changer dans les toilettes qu'il en avait l'air fier comme s'il y avait été envoyé par le ministre. Il était en dehors à force de s'obliger à être en dedans.

C'était courant, chez les nouveaux, mais quand même, en principe, ça marquait plus que ça un premier cadavre... se disait Bonheur, en observant Kermoisan feuilleter un magazine. Kermoisan avait bien entendu été étonné par l'absence de Malo. Il avait dit :

- Ça ne fonctionnait pas du tout comme ça, dans les brigades où j'ai fait mes stages. C'était toujours le chef qui lançait tout, en début d'enquête... Ici, on dirait que chacun prend les initiatives qu'il veut...

- C'est le cas, lui répondit le lieutenant Bonheur. C'est même pour ça que c'est un peu le bordel. Mais dans ce genre d'enquête, lente à démarrer, avec peu d'éléments, le commissaire se permet souvent de nous faire ce coup-là.

- Mais est-ce que ce n'est pas justement parce qu'il est absent, que c'est lent à démarrer ?

- Lui pense sûrement que non...

- Ah bon ? Pourquoi ?

- Il ne croit pas à la supériorité du chef, à son importance. Il n'a pas forcément raison. On a raté pas mal de choses, dans le passé, à cause de cette désorganisation. Il y a pas mal de gars dans la brigade qui pensent comme toi, pour tout te dire. Que ça agace, cette capacité à disparaître dans les moments où il y a des choses à organiser...

- Ah, je comprends mieux...

- Quoi ?

- Oh, un truc, que Paolini a dit hier... Mais il ne se fait pas engueuler par la hiérarchie, le commissaire ? Personne ne se plaint ?

- Non. Bizarrement, nos statistiques ne sont pas plus mauvaises depuis qu'il est arrivé, il y a deux ans. Elles sont même un petit peu meilleures.

- Ah ? Comment ça s'explique ?

- Soit il a raison, et un chef ça ne sert à rien, soit c'est de la chance. Moi, je pencherais pour la chance. Dans le genre insolente. Un pacte avec le diable, dirait ma grand-mère. C'est ce qui énerve les gars, aussi.

- Il cherche des indices sur place, en ce moment ?

- Oh, non, c'est bien du tourisme, qu'il fait, je te le garantis... Petits restaurants, lieux remarquables, balades au soleil, et à l'ombre... Beaucoup à l'ombre, quand même. Il préfère. Mais il ne fait que visiter, et prendre des photos. Il est doué, pour la photo. Enfin dans son style à lui, plutôt *art industriel*.

Malo réapparut au bout de trois jours. Bonheur lui demanda :

- Alors, ce tourisme ? Tu as fait le château de Céret ?

- Il y a un château, à Céret ?

- C'est à peu près le seul monument intéressant de la vallée, oui... Qu'est-ce que tu as visité encore, pendant deux jours ? Randonnée dans les gouffres ? Trouvé une déchetterie ? Une casse ?

- Je me suis baladé dans beaucoup de lotissements nouveaux, aux maisons toutes identiques. J'ai visité une station d'épuration. Une déchetterie, oui. Une usine d'équarrissage, aussi. Une école primaire. Deux salles des fêtes... À Céret, je n'ai trouvé qu'un excellent restaurant, et l'hôpital.

- Oh, l'hôpital abandonné... Bien comme il te faut...

- Oui, j'ai pris d'assez bonnes photos. Tu connais ?
- De vieux souvenirs... J'étais dans la municipale, là-bas, à l'époque des manifestations contre sa fermeture.
- Ah oui, il y a eu des manifestations, effectivement.
- Tu es au courant ?
- Sur le panneau « Urgences » à l'entrée, quelqu'un a tagué « À 100 km ! » avec un point d'exclamation, ce qui est presque le double de la distance réelle, et le parking est plein de pneus brûlés. J'en ai déduit que la fermeture n'avait pas plu à tout le monde...
- Pourquoi est-ce que vous visitez ces endroits-là ? demanda Kermoisan, qui rangeait son bureau, à côté d'eux.

Il y avait dans le désordre de ce bureau le dernier numéro des Inrocks et des Cahiers du cinéma, un ordinateur portable avec des autocollants de la marque de surf *Billabong* et des séries *X-files* et *CSI Las Vegas* sur le dos de l'écran, et de très gros écouteurs d'un vert très cru. Au pied du bureau, une trottinette pliable. Ce bazar de chambre d'adolescent était assez inédit dans la brigade.

- Pourquoi est-ce que *tu* visites... reprit le commissaire.

C'était quelque chose que Kermoisan avait appris en arrivant : le commissaire interdisait de le vouvoyer. Il avait un peu de mal à prendre le pli. Il répéta sa question. Mais le commissaire s'était déjà éloigné vers son bureau, laissant Bonheur répondre à sa place :

- Je crois qu'il visite quand même principalement tous les endroits qui sentent la merde et le malheur aux

alentours. Mais ce n'est qu'une loi générale. Les salles des fêtes, l'école par exemple... Pourquoi... Il n'y a que lui pour le savoir...

Malo l'appela :

- Rapport, lieutenant, rapport... Chimie...
- Oui ! Oh, mais je vais laisser le plaisir au petit jeune, que tu as envoyé bouler à ce propos l'autre jour...

C'est avec un plaisir non dissimulé, en effet, que le jeune Kermoisan annonça au commissaire qu'il ne s'agissait que d'eau bien pure. H₂O, disait le rapport de la chimie. Et rien de plus.

- J'imagine que ce sourire veut dire que tu sais aussi comment elle a pu geler instantanément ? dit Malo.
- Non, ça non... répondit Kermoisan.

Malo se crispa alors dans un sourire gêné, et ne bougea plus. Tellement plus que ça en était bizarre. Un peu effrayant.

- Ça veut dire « au travail », traduisit Bonheur.
- Tout de suite, dit Kermoisan.

Quand il fut sorti, Bonheur demanda :

- Tu veux la suite du rapport de chimie ?

Malo acquiesça, et se rappuya contre le dossier de son fauteuil.

- La peinture rouge a été reconnue très précisément. C'est une acrylique de la marque *Arrow*, n°PCC34512, rouge caroncule. Et des traces d'éléments incongrus ont aussi été retrouvées sur l'extérieur de l'aquarium : de l'acide formique, de l'alun de potasse, du mastic epoxy basse densité. On peut supposer que ça vient de

l'atelier où on a construit l'aquarium. Ça ne se trouve pas dans le commerce, un aquarium de cette taille. On a enfin retrouvé du film plastique alimentaire dans la glace. Beaucoup. On suppose qu'il recouvrait l'aquarium avant le plongeon.

- Et l'ouvrier qui a disparu ? Du nouveau ?

- Oui, pas mal. Il était censé s'appeler Michel Ansel, mais c'est un faux nom : il a présenté de faux papiers à l'embauche, il y a à peine dix jours. Son salaire devait être versé sur le compte de la SRPA, La Société Royale Protectrice des Animaux belge. Il avait fait croire à l'administration que c'était le compte de sa mère, Suzanne quelque chose Ansel, et qu'en Belgique les banques utilisaient les initiales au lieu du nom entier pour désigner les comptes. On le décrit comme un blond bedonnant d'une cinquantaine d'années, plutôt laid, avec des lunettes épaisses à verres tombants. Patibulaire. Ses collègues l'avaient déjà gentiment surnommé « le pédophile ». On travaille encore au portrait-robot. Il était dans l'équipe de jour, en principe, mais il est assez courant qu'on prenne des volontaires en extra pour renforcer l'équipe, plus réduite, de la nuit. Ce qui est arrivé cette nuit-là.

- Une idée sur la manière dont il a pu faire entrer un aquarium de cinq cent litres dans l'abattoir sans que personne ne le remarque ?

- Aucune.

- Et la victime ?

- Rien. Robert Prat. Trente ans de boîte, proche de la retraite, père et grand-père de famille sans problèmes. Désosseur dans l'équipe de nuit depuis quinze ans.

- C'est tout ?
- Oui.
- Je ne sais pas si on va pouvoir empêcher le deuxième meurtre avec ça...
- Ah bon ? Parce que tu crois qu'il y en aura un autre ?
- Oui...

Kermoisan était déjà revenu, et attendait depuis quelques secondes avec une impatience visible de pouvoir les interrompre. Il rayonnait de nouveau. Malo fronça un sourcil, tout en lui faisant signe de parler :

- J'ai trouvé, commissaire !
- Déjà ?
- Oui.
- Tu veux dire qu'une réponse aussi facile à trouver, personne ne s'était encore occupé de la chercher, ici, depuis les résultats du labo ?
- Euh... Vous n'aviez pas donné d'ordre.
- Mais c'est vrai ça. C'est moi le chef... Avec ses grosses couilles... J'oublie toujours.
- Oui, euh... Le lieutenant m'a expliqué que vous, tu ne croyais pas aux chefs. Mais...
- Quoi ?
- Je ne sais pas. Je me dis : il en faut quand même toujours un, non ?
- Ah bon ?
- Ben, oui, justement... Pour organiser les choses... Donner des ordres. Non ?
- Et gueuler quand il faut ?
- Euh... Oui... Pourquoi pas...
- Bon. Dans la mesure où je compte sur vous pour avoir l'idée de faire ce genre de recherche facile sans que j'en

donne l'ordre, et que ça me rend plutôt mécontent que vous n'y ayez pas pensé, si tu penses que ça peut leur faire plaisir, tu engueuleras bien tout le monde comme il faut de ma part, alors. Tu veux bien ? Moi, je n'y arrive jamais.

- Euh... Oui...

Kermoisan se voyait très mal engueuler toute la brigade, dans sa position de nouvel arrivant.

- Je ne plaisante pas...

- Il ne plaisante pas, confirma Bonheur. Ça fait partie des règles ici. Ce n'est jamais le commissaire qui gueule. Ça fait qu'on se fait toujours engueuler moins fort qu'ailleurs. C'est assez agréable et pas moins efficace, curieusement.

- Ah... D'accord.

- Et alors ?

- Alors quoi, commissaire ?

- L'eau...

- Oui, l'eau... On a fait une erreur, commissaire... H₂O, ce n'est pas seulement de l'eau...

- Ah bon ?

- Enfin si, c'est de l'eau, mais un type d'eau bien particulier... C'est de l'eau pure...

- De l'eau de source ?

- Justement non... Les eaux de source sont pleines de minéraux...

Il avait l'air d'attendre que Malo devine ce qu'il voulait dire, autant que Malo, ennuyé par le jeu, avait l'air de ne pas vouloir deviner. Leurs deux regards se soutinrent un moment de cette manière.

- Arrête de jouer, petit... dit finalement Bonheur.

- C'est de l'eau distillée. L'eau distillée est idéale pour faire ce qu'on appelle de la surfusion. À condition d'y aller doucement, à condition qu'il n'y entre aucune impureté, d'où le film plastique, et à condition d'aucune vibration, d'où les pneus, contrairement à ce qu'on croit souvent, on peut faire descendre l'eau liquide jusqu'à environ moins quarante. C'est l'état de surfusion. Le plus petit choc la fait geler instantanément, alors. Et un gros Robert qui plonge, n'en parlons pas...

- C'est le labo qui t'a renseigné ?

- Hein ? Non... Un site de physique amusante pour les enfants, sur internet.

- Un site pour les enfants, sur internet ?

- Oui.

Le commissaire Malo fit alors une chose déconcertante, pour ceux qui ne le connaissaient pas, parce qu'elle arrivait dans des moments où on aurait au contraire attendu de lui la colère du chef, justement. Il sourit franchement, comme admiratif. Ces sourires du commissaire pouvaient être interprétés de deux manières, toujours, et donc pas du tout : ou comme signes d'une admiration pour le génie ou d'une fascination devant la connerie. Il avait une théorie selon laquelle l'une pouvait rejoindre l'autre, chez beaucoup de gens. Mais sa théorie, comme certaines de ses méthodes encore, n'était pas très claire pour le lieutenant, qui demanda à Kermoisan :

- Tu veux bien faire vérifier la possibilité de ça par le labo ?

- Ça n'a pas trop l'air de l'avoir marqué, son premier cadavre, dit Malo, quand il fut sorti. C'est bien le premier ?

- Oui, j'ai vérifié. J'ai remarqué la même chose.

- Tu crois que les jeunes sont de plus en plus insensibles à l'horreur, comme on dit ?

- C'est à cause des jeux vidéos et des films américains, commissaire.

- Tu veux dire que c'est moi qui deviens un vieux con ?

Bonheur haussa les épaules.

- Mmh... En fait c'est bien, vieux con. Ça emmerde bien le monde...

Or le commissaire Malo, en dehors des beaux gestes, des balades hasardeuses et de l'absence de hiérarchie, aimait bien ça, emmerder le monde.

*

Par exemple, en allant contre l'humeur ambiante.

Un mois plus tard, dans le camion qui les ramenait à la vallée du Tech, le silence resta complet pendant très longtemps. Au-delà de la perspective d'avoir à affronter un nouveau regard congelé, ce qui les plombait tous tellement, c'était l'âge de la nouvelle victime. Dix-neuf ans, d'après la police de Céret. Un étudiant en Histoire de l'Art, à Nîmes, recruté par intérim pour le temps des vacances.

Le jeune Kermoisan seul, qui ne savait pas

encore ce que ça faisait, un cadavre de dix-neuf ans, osa finalement briser le silence.

- C'est beau, quand même, il dit.

Il parlait des Pyrénées, qui s'élevaient sur leur gauche. Ils se jetèrent tous des regards consternés.

- Quand j'étais petit, on allait au ski, avec mes parents. Mais dans les Alpes. Ici, il y a quelque chose de plus rude, je trouve. Les Alpes ont l'air posées. Ici, c'est comme dressé.

On ne lui répondit pas, et ce silence signifiait un mépris assez clair pour ses considérations panoramiques. Mais le commissaire, lui, défendit la recrue :

- Il a raison. Et même dans l'intention. Et si on se détendait, tous, un peu, non ?

On lui jeta des regards encore plus consternés qu'au petit nouveau. Parce que déjà et de loin, son grand sourire sentait l'idée à la con.

Il bouscula Basque de l'épaule.

- On va au boulot, après tout. Hey ho ! Hey Ho ! Paolini, pas envie de siffloter ?

Paolini sifflotait souvent, quand il lavait le camion de la brigade. Mais là non, il n'avait pas envie. Il ne répondit rien.

- Vous n'êtes pas drôles.

Ils avaient du mal à savoir si c'était eux ou Kermoisan qui étaient la cible de son ironie.

- C'est pas toi qui trouvais que Kermoisan ne prend pas les choses assez au sérieux depuis qu'il est arrivé, commissaire ? demanda l'agent Basque.

- Si. Mais un chef c'est comme une fille, ça a droit à ses caprices. Tiens, on va même s'arrêter manger.

- Oh non... dirent trois des gars, avec du désespoir dans la voix.

Elle était là, l'idée à la con. Ils avaient tous plutôt hâte d'arriver sur les lieux. Que ce soit fait. De se mettre au boulot, et de se plonger dans l'application qui les aidait à supporter le pire. Mais ça arrivait tout le temps, avec Malo, ce genre de détour. La plupart du temps pour rien. Comme s'il cherchait seulement à les désorganiser, encore une fois. Et c'était assez fatigant.

- Quoi ? continua Malo. Je paie l'apéro. Non, je paie tout.

- Mais on nous attend, là-bas... dit Paolini.

- La municipale de Céret est déjà sur les lieux, vous n'aurez plus faim après, et puis j'ai deux ou trois choses dont je voudrais vous parler avant. Et puis, la dernière fois, j'ai repéré une auberge, plus loin à gauche, avec une terrasse, qui sert du gibier. C'est idéal. On n'apprécie jamais aussi bien un paysage qu'en mangeant ce qu'il contient.

- Du gibier... Chef... Je ne suis pas sûr qu'on ait tous envie de retarder encore l'enquête pour admirer le paysage et ripailler...

- Mais je ne vous demande pas votre avis.

Malo redevenait curieusement chef, par moments. Et en particulier quant à l'application de ces idées à la con. Il leur avait fait faire de la poterie, un jour. Du pain et de la pâtisserie, une autre fois. Et on n'avait jamais compris pourquoi. Les gars en étaient venus à redouter les périodes de calme, à la brigade,

parce que c'était dans ces périodes qu'elles fleurissaient le plus abondamment, ces idées à la con. Pendant le mois de mars dernier, il avait comme ça envoyé un certain nombre d'entre eux dormir dans la rue parmi les clochards, en leur demandant de chercher un certain Bob de Marseille. Ça n'avait servi à rien, ça n'entraînait dans aucune enquête en cours, et ils le soupçonnaient même d'avoir inventé le nom de Bob de Marseille pour l'occasion. Tout ce qu'ils en avaient retiré, c'était du froid, des puces, et la pleine conscience de ce qu'était la galère de la rue. Dans le même genre de mission, Paolini s'était retrouvé l'année précédente dans une communauté hippie à traire des chèvres, déguisé comme eux et partageant leurs joints, pendant une semaine. Il en était revenu changé en mieux, d'après son psy, et il était resté relativement copain avec les hippies en question depuis, ce qui ne lui serait certainement jamais arrivé sinon, mais ça n'avait fait avancer aucune enquête non plus.

Enfin il arrivait quand même, une fois sur dix, que les idées à la con se révèlent utiles, de manière surprenante. Ce fut le cas cette fois-là.

*

Le paysage, devant la terrasse de l'auberge, était à couper le souffle. Le soleil caressait la montagne de grands glaucomes chaleureux qui en faisaient onduler les verdoiements à perte de vue, et

les rapaces qui tournoyaient dans l'éloignement, au dessus des forêts, faisaient comme un couronnement mobile à sa majesté.

Vu le triple apéritif auquel le commissaire les poussa par l'exemple, et la pesante cuisine qu'on leur servit à l'auberge du *Foirail*, un certain nombre des gars de la brigade allaient certainement arriver dans l'abattoir où avait eu lieu le deuxième meurtre, chez *Viporc*, à Céret, la tête à moitié embrumée de cette brume qui n'est déjà plus l'ivresse mais le commencement de la gueule de bois, et l'œsophage brûlant de remontées de sauces lourdes. Mais ça n'allait pas les endormir pour autant. Au contraire. Ça les détournerait un peu de l'horreur, et les aiderait à être plus attentifs. Parce que le bousclement de la routine procédurière et ce genre de sensations physiologiques ramènent à la réalité. C'était du moins le calcul de Malo, d'après ce qu'il en avait dit à Bonheur. Ces idées subtiles étaient souvent d'une vérité discutable. Mais Bonheur les aimait bien, pourtant. Parce que même si ça n'arrivait pas souvent, quand elles fonctionnaient, elles paraissaient brillantes.

La cuisine était lourde, mais délicieuse. Même ceux qui étaient chasseurs dans la brigade, et qui avaient le plus l'habitude des gibiers le reconnurent. La daube de sanglier, le cuisseau de chevreuil aux herbes et les palombes aux pruneaux furent célébrés par eux comme des chefs d'œuvre. Et les frites,

présentées dans un grand bol en pyrex pour toute la table sur un lit de papier absorbant, qui étaient de vraies pommes de terre coupées à la main et cuites en plusieurs bains, consacrées comme le pinacle de la sainte Gastronomie métropolitaine. Bonheur avait toujours préféré le manioc aux pommes de terre, question friture, mais là, il devait admettre lui-même qu'elles étaient exceptionnelles.

Les gars avaient en résumé l'air d'avoir oublié l'affaire et toutes leurs appréhensions pour un temps, comme le voulait Malo. Ils étaient devenus presque aussi insouciant que Kermoisan. La différence, c'était que dans son insouciance, justement, Kermoisan les ramenait de temps en temps à l'affaire. Au jeu. Comme beaucoup de jeunes, il n'avait pas encore élevé cette barrière entre le flic et l'homme en lui qui lui sauverait la santé mentale avec les années. Il pensait sans doute même encore que le second l'aiderait à construire le premier. Bonheur aussi, avait été comme ça. Et puis il y avait encore que lui n'avait pas bu d'alcool, mais seulement du Coca, à l'apéritif. Le fait que leur tueur s'attaque à des ouvriers d'abattoirs, et qu'il ait fait verser son salaire à la SRPA le faisait beaucoup penser à un écolo végétarien, il avait dit en se servant de la salade. Il pensait aussi qu'il y avait peut-être une relation entre les victimes. Et puis sur internet, ce matin, il avait découvert qu'un psychopathe potentiellement dangereux s'était évadé de l'hôpital psychiatrique de Lourdes, il y avait deux mois, et qu'on ne l'avait toujours pas retrouvé. Tout ça était de vraies

pistes, mais assez inutiles pour l'instant, parce que reliées à rien d'autre que sa propre imagination. C'était aussi un défaut assez courant chez les débutants, et les autres, qui en avaient l'habitude, ne lui répondaient que brièvement.

Quand ils avaient appris le deuxième meurtre, ce matin, il avait dit à Bonheur :

- Je le savais ! Un tueur en série !

Et puis comme Bonheur ignorait son enthousiasme :

- J'ai de la chance quand même, non ?

- Tu appelles ça de la chance, toi ?

- D'après les statistiques, les psychopathes sériels représentent quatre pour mille homicides...

- C'est même pour ça, heureusement, que les choses ne marchent pas comme ça. Que quand on a un meurtre sur les bras, il y a de bonnes chances pour qu'il n'y en ait pas un deuxième. Que quand on en a un deuxième, il y a de plus grandes chances encore pour qu'on n'en ait pas un troisième. Et ainsi de suite. Mais surtout, ça n'a rien de plaisant. Un psychopathe sériel dans ta zone, c'est comme un rat dans une boulangerie... Un gros problème, pas un défi amusant...

Au dessert pourtant, Kermoisan reprit son idée de tueur en série. Il en parla à Boulin, sa voisine, qui lui répéta exactement la même chose que Bonheur lui avait dit le matin.

- Moi j'en suis sûr, insista Kermoisan. Et le commissaire aussi. Il avait prévu le deuxième meurtre... Je l'ai entendu le dire au lieutenant...

Son insistance vint à bout de la patience de Boulin, qui était courte.

- Va te branler aux toilettes, tu veux ?

Il y eut des rires autour d'eux.

- C'est vrai... On dirait que ça l'excite...

Boulin était capable d'une redoutable vulgarité. C'était une chose que Malo aimait beaucoup chez elle, contrairement à leur ancien commissaire. Malo l'utilisait, même, pour les interrogatoires ; il avait remarqué que grâce à cette vulgarité, qui contrastait avec son élégance féminine indiscutable, les suspects la pensaient toujours beaucoup plus sadique qu'un homme, et qu'ils en avaient peur. Kermoisan ne répondit rien. Il se contenta d'interpeller Malo :

- Qu'est-ce que tu en dis, commissaire? Tu crois qu'il y en aura d'autres ?

- Non, il n'y en aura pas *d'autres*. Il y en aura *un* autre, si on ne l'empêche pas. Un troisième et dernier. C'est le moment d'en parler d'ailleurs, je crois...

- Pourquoi un dernier ?

Au lieu de lui répondre, Malo prit une serviette en papier et sortit un stylo de sa poche. Ça sentait le mime, ou le tour de magie, comprirent les hommes. Et en effet, avec des airs de prestidigitateur, et de ces mouvements souples propices aux illusions, Malo griffonna quelque chose, replia la serviette et la donna à Boulin en disant :

- Garde-moi ça. Toi, qu'il dit à Kermoisan, tu vas appeler l'adjutant de Céret. Tiens, prends mon portable. Et tu vas lui demander si l'aquarium est signé de la même manière que le premier.

Quand ce fut fait, et qu'après quelques secondes d'écoute, Kermoisan eut raccroché, Malo demanda à Boulin de lire ce qu'il avait écrit sur la serviette en papier.

- « Le Fils », lut Boulin.

- C'est ça ? demanda Malo à Kermoisan.

- C'est ça... dit Kermoisan.

Les hommes applaudirent comme au spectacle, un peu par ivresse, un peu par ironie. Malo les salua quand même. comme si ça lui faisait plaisir.

- C'était une drôle de signature, « Le Père », même pour quelqu'un qui se prend pour Dieu, il expliqua. J'aurais plutôt attendu, « Le Créateur », ou « Le Tout-Puissant », quelque chose dans ce goût-là. Mais ce n'est pas une signature. C'est un titre. Le titre d'une œuvre. Il nous prépare un triptyque : Le Père, le Fils...

- ... et le Saint-Esprit.

- Oui. Il ne se prend pas pour Dieu, mais pour un artiste. C'en est déjà un, d'ailleurs. Ce sont ses premiers meurtres, mais pas ses premières œuvres. De quel genre d'artiste il s'agit, tu crois ?

- Je ne sais pas... Un sculpteur ?

- Non. Pense mieux à ce qu'il fait...

- Happening ? Installations ?

- Non... Ce qui nous effraie tous, sauf toi apparemment, c'est qu'il conserve la vie dans la mort. Il est fasciné par le lien entre les deux...

- La taxidermie ? s'étonna Kermoisan.

- C'est pas vraiment un art... dit Paolini.

Mais Malo soutint encore Kermoisan :

- Pourquoi pas ? On en a des indices ?

- Aucun, mais tu as dit...

- Si, on en a, dit Malo en se levant de sa chaise. Beaucoup, même.

Il se dirigea vers le mur du fond de la terrasse, où s'exposait une photo jaunie de coq de bruyère au bord d'un ruisseau. Là, il sortit d'une fausse poche intérieure à sa veste une fausse baguette télescopique, la déplia – et l'on entendit alors le bruit caractéristique du battement de chaque compartiment contre le suivant, un bruit qui avait dû sortir de sa bouche – puis du bout de la baguette, leur désigna la tête du coq. On entendit frapper la baguette invisible sur le papier, et ça suffisait curieusement à estimer sa longueur et à voir la zone qu'il frappait sur le tableau, même en l'absence de la baguette. Kermoisan remarqua que c'était avec ses pieds – et une incroyable précision - qu'il faisait ce bruit de la baguette.

- Tu sais ce que c'est, ça ?

- Une sorte de faisan ? répondit Kermoisan.

- Un coq de bruyère. Mais je ne parle pas de l'oiseau. Je parle de ça, précisément. Cette partie rouge, autour de l'œil.

- La caroncule... dit l'un des trois chasseurs, l'air de n'en pas revenir de n'y avoir pas pensé plus tôt.

- Exactement. Elle perd sa couleur avec la mort de l'animal, et il faut la repeindre, quand on l'empaille. Les trois autres produits trouvés sur l'aquarium sont aussi des produits qu'on utilise en taxidermie. L'acide formique et l'alun de potasse pour la tannerie, le mastic epoxy pour former les corps. Maintenant, voilà à quoi je m'attends, là-haut : un ouvrier aura disparu,

comme la première fois. Il aura travaillé sous un faux nom et reçu son argent sur un faux compte, comme la première fois. Et à moins que nous ayons de la chance, il n'aura pas laissé plus de traces que la première fois. Ce que j'attends de vous, c'est que vous résolviez la question de savoir comment l'aquarium est entré dans l'abattoir. Je vous demande de travailler surtout là-dessus. Parce que ça pourrait toujours empêcher le troisième meurtre de se produire. Ne vous laissez pas déconcentrer par le mort, cette fois. Je vais prendre un peu le vent maintenant, pour digérer, et on y va.

Malo descendit de la terrasse dans le jardin de l'auberge.

- Le vent ? s'étonna Kermoisan à voix haute.

L'air était sec et immobile. Les plus petites feuilles des cimes des arbustes du jardin n'avaient pas un tremblement.

- Et pourquoi il ne nous raconte tout ça que maintenant ?

- Le goût du spectacle... répondit Bonheur. Ça lui vient de son ancien métier. Mais je crois que c'est aussi un peu pour qu'on apprenne à réfléchir par nous-mêmes... Enfin, c'est bien son genre d'idées...

Soudain, les pans du manteau du commissaire se mirent à voler, et sa crête de punk se rabattit en arrière, tandis que son corps entier luttait pour avancer contre la tempête qu'il avait l'air d'avoir créée autour de lui.

- Co... comment il fait ça ? demanda Kermoisan.

- Il utilise sa tête... répondit le lieutenant Bonheur,

qui n'avait pas bien compris la question.

*

La chaîne sur laquelle l'étudiant mort travaillait encore la nuit précédente tournait normalement. Ça avait été le cas aussi dans le premier abattoir. La conservation de la viande ne permettait pas d'arrêter la production.

Et la chaîne de l'étudiant, c'était la chaîne des têtes.

Les ouvriers, en sueur par 6°C, travaillaient à un rythme qui avait l'air de les rendre complètement inconscients du spectacle qu'ils offraient ; mais c'était un spectacle assez étonnant. Une sorte de quintessence de la boucherie.

En début de chaîne, depuis une canalisation mystérieuse qui venait de l'étage supérieur, des têtes de porc roulaient toutes les trois à quatre secondes pour s'entasser dans un grand bac en inox à roulettes, en faisant sonner la tôle de leur poids mort. Un ouvrier les y ramassait, et les soulevait jusqu'à un tapis roulant hérissé de séries de deux pieux parallèles, sur lesquels ils les enfonçait d'un coup sec. Ce tapis passait ensuite devant une scie circulaire qui leur coupait le groin. De ce groin scié, aux cartilages apparents, et qui les transformait en monstres de cinéma, bavaient des

caillots épais, presque mauves. Mais pas très longtemps ; au bout de la machine un autre ouvrier tirait les têtes des pieux pour les enfiler par leur groin scié sur les fourches d'un nouveau tapis. Deux autres, de chaque côté de ce tapis, étaient armés d'un gant de cotte de maille et d'une longue griffe à la main gauche, et d'un couteau dans la main droite. Avec la griffe, ils écartaient la joue du porc et avec le couteau, ils la faisaient tomber pendante, découvrant ses dents. De temps en temps, ils essuyaient sur leur visage les projections d'un abcès crevé, avec un geste de dégoût. « Le pus ça pue ! » avait commenté, enjoué, le contremaître qui montrait la chaîne à Malo, Paolini et Kermoisan. La tête passait ensuite dans une machine qui séparait définitivement les joues de la tête, et coupait aussi les oreilles, révélant, remarqua Kermoisan, les mêmes cartilages rougeoyants que dans la fameuse scène de torture de *Reservoir Dog*. Le contremaître eut le goût de leur raconter qu'il y avait eu un accident, deux mois auparavant avec cette machine, et qu'un ouvrier y avait perdu quatre doigts. Après la machine aux joues, on enlevait les yeux. Le poste le plus impressionnant, sans conteste. Parce que l'ouvrier qui, en deux mouvements rapides, plongeait sa fraiseuse dans les orbites du porc pataugeait dans un tas d'yeux qui lui montait jusqu'aux chevilles. La tête était ensuite décrochée une dernière fois de la chaîne, pour être posée sur un établi au-dessus duquel un coin de métal était suspendu, et qui s'abattait lourdement, brisant la boîte crânienne, l'ouvrant en deux. L'ouvrier qui s'en occupait prélevait alors

délicatement la cervelle renfermée dedans, et la mettait encore toute tremblotante dans une petite barquette transparente, en partance pour la Chine. Le reste était jeté dans un bac inox, et allait au pâté.

- C'est dingue ce qu'une chose aussi anormale peut leur paraître normale, dit Kermoisan, comme ils quittaient la chaîne.

- Il n'y a pas qu'eux, qui donnent cette impression... répondit Paolini, qui se tenait le ventre à deux mains, à cause des remontées de gibier. Ça ne te fait rien, les cadavres, à toi ?

- Je ne sais pas. Ça ne me semble pas vrai. Je crois que c'est pour ça.

Malo dit :

- On passe à côté de beaucoup de choses, quand on nie la réalité comme tu le fais, tu sais ?

- Ah bon ? Quoi, par exemple ?

- Difficile de te répondre simplement. Disons... tout ce qui fait que les autres travaillent mieux que toi, pour l'instant.

La chambre froide où le cadavre de Rémi Da Silva, dix-neuf ans, faisait tout sauf reposer, figé qu'il était dans une position étonnante, un bras levé en arrondi comme en troisième dans le ballet classique, ressemblait beaucoup à la première. C'était le même carrelage, les mêmes parois d'inox. Elle avait aussi deux portes, et les mêmes rails au plafond sur lesquels pouvaient courir les carcasses de porcs. Un nouveau raffinement faisait que l'ouverture de la porte avait

libéré en plus du corps de l'étudiant la ligature d'une de ses mains, par un deuxième nœud coulant, et qu'il était parvenu à dresser son bras au moment de sa mort, de sorte que sa main dépassait de la glace poignet brisé, dans l'attitude même de la ballerine. Il y avait dans un coin le même conteneur de plastique vert que dans l'autre abattoir.

Paolini le contemplait en essayant de faire passer son hoquet. Et puis le hoquet s'arrêta soudain, et il se sentit stupéfait. Il se dirigea vers Malo, et lui parla. Malo regarda lui aussi le conteneur, et arrêta le travail de toute son équipe pour leur parler. il s'adressa d'abord à Kermoisan :

- Tu as dit une chose intelligente, tout à l'heure. Tu peux le leur répéter ?

Kermoisan, un peu gêné qu'une seule chose intelligente sortie de sa bouche paraisse un événement suffisamment extraordinaire au commissaire pour mériter d'arrêter le travail de toute l'équipe, répéta :

- Les cadavres, ça ne me semble pas vrai. C'est pour ça que...

- Non, non, le culpa Malo. Ça, c'était complètement con. L'autre chose, sur les choses normales et pas normales...

Il y eut des rires.

- Qu'une chose anormale peut paraître normale ?

- Oui. Il vient d'où, ce conteneur ?

Comme on l'a déjà dit plus haut, il était assez grand pour contenir l'aquarium. Vérification faite, ils

découvrirent que personne ne le savait. Qu'il avait été réceptionné et stocké là sur ordre du patron, mais que le patron n'avait jamais donné l'ordre. Que le conteneur semblable, chez *Ov'Tech*, avait la même histoire, et qu'il avait été livré par le même utilitaire de location blanc et le même chauffeur barbu, taciturne, à lunettes de myope épaisses. Et enfin, qu'une de ses parois s'ouvrait comme une ridelle équipée de rails, qui avaient pu permettre à un homme seul d'y faire glisser l'aquarium.

Si personne n'avait remarqué ce conteneur jusque là, chez *Ov'Tech*, si les hommes ne s'étaient pas posé plus de questions que les chariots à gigots qui le jouxtaient, c'était parce que là-bas comme chez *Viporc*, personne ne se souciait jamais de grand-chose d'autre que de pointer à l'heure. On ne s'était jamais senti vraiment assez concerné pour chercher à savoir ce que faisait là ce conteneur, depuis un mois. Curieusement, la brigade avait réagi de la même manière bovine. Puisque personne ne s'était posé la question, eux non plus. Ce conteneur leur avait tellement paru devoir avoir toujours été là qu'ils ne l'avaient pas plus inspecté que les chariots à gigots.

Ils pourraient maintenant faire prévenir toutes les entreprises qui possédaient des chambres froides dans la région, et les autres abattoirs de la vallée du Tech en particulier, de se méfier de ce qu'elles faisaient rentrer dans leurs frigos. Ils espéraient comme ça empêcher le troisième meurtre d'avoir lieu.

En guise d'au revoir, comme ils repartaient pour Perpignan et que lui restait un peu encore, pour mimer le mort comme il l'avait fait chez *Ov'Tech*, Malo fit naître un énorme conteneur invisible, sur le parking, contre lequel il ne cessa de buter sans le voir, tout en prenant des attitudes de Sherlock Holmes grotesque.

- Mais qu'est-ce qu'il fait ? demanda Kermoisan.

Bonheur répondit :

- Il nous traite encore de couillons.

- Lui aussi, il est passé à côté...

- « C'est vous les flics », il te répondrait.

*

En vérité, le commissaire Malo n'avait jamais aimé la police. Il n'avait aucune forme de haine ni de mépris pour ses collègues, aux deux ou trois gros cons qu'on peut trouver partout près, parce qu'ils étaient des hommes et des femmes avant d'être des policiers, mais il n'aimait pas la police. Le concept lui-même. La police, se disait-il, c'était comme les clystères : un moyen de se débarrasser de la merde un peu inutile, un peu vieillot, un peu nocif, et très proportionnel aux échecs de toutes les autres formes de médecine. Moins il y en avait, et mieux on se portait.

Mais il y était entré quand même.

Il était parti de rien d'autre que l'idée de liberté, dès qu'il en avait eu l'âge : il avait quitté sa mère, immigrée polonaise ennuyeuse comme la misère et miséreuse comme l'ennui, ses études pas mieux, et était entré dans la carrière de la rue. Il y avait très vite trouvé sa place d'artiste galérien. Il avait fait le mime aux feux rouges, et habité des squats. Il avait appris là la pensée anarchiste. Il y adhérait encore en grande partie, tout en étant commissaire, et à cause de ça, donner des ordres à des flics l'amusait beaucoup. Mais il n'était pas entré dans la police que pour ça.

Au fil des feux rouges, son talent de mime s'était bien développé, et il avait petit à petit rencontré de plus en plus d'autres artistes qui s'étaient intéressés à ce qu'il faisait. Il était entré dans des troupes, avait été invité à des festivals, puis à des événements publics plus importants. Et puis un jour il s'était retrouvé à fréquenter presque hebdomadairement les plateaux de télévision, et les plus fameux chanteurs de variété du moment, et les acteurs, et tous ceux, nombreux, qui « étaient » à la télé on ne savait trop pourquoi, mais qu'on pouvait aussi reconnaître comme lui dans la rue. Car Monsieur tout-le-monde-de-la-rue savait qui était le mime Malo, à cette époque.

Tout ça s'était vite écroulé. Il s'en doutait un peu depuis le départ, à voir comment on le considérait sur les plateaux. On avait toujours vu en lui un artiste très secondaire, une mode du moment à qui les acteurs ne disaient pas souvent bonjour. Beaucoup, parce qu'il

étaient mime, pensaient qu'il était sourd-muet, et certains, parce qu'ils le croyaient sourd-muet, qu'il était débile. C'est vrai que même en dehors du métier, il ne leur parlait pas beaucoup lui non plus, aux stars. Qu'il n'avait jamais fait l'effort qui aurait peut-être pu sauver sa carrière.

Mais c'était aussi que sa carrière, il n'en avait rien à battre. Et qu'il ne fut jamais si heureux que quand il retrouva dans les squats le sentiment de liberté qu'il avait trop longtemps abandonné. Il s'était remis à de plus modestes spectacles, où il pouvait toucher le public avec la main, et lever le coude avec lui ensuite. C'était là, pour lui, le sommet de son parcours et le vrai bonheur. Il était même amoureux, et aimé en retour, d'une contorsionniste vietnamienne.

Et puis le véritable écroulement était venu. La contorsionniste était partie avec la batteuse d'un groupe punk, ça avait été le plus dur, et le plus marquant, mais pas le début de l'écroulement. En réalité il avait commencé depuis déjà assez longtemps, l'écroulement, dans la corrosion progressive... Depuis un moment déjà, et c'était sans doute pourquoi sa belle contorsionniste était partie, il avait commencé à se lasser de l'ambiance des squats et des milieux anars. Leurs combats éternels, leurs dînettes communautaires avinées, leurs expériences d'autarcie, même s'il les soutenait toujours aujourd'hui, lui semblaient de plus en plus puérils et vains. Il ne se sentait plus du tout libre. Il avait presque l'impression

d'être un fonctionnaire. Qu'il attendait la retraite ou la mort ou les deux. Les opinions obligatoires du milieu anar, surtout, l'insupportaient : l'écologie individuelle satisfaite, le ressentiment contre les riches, le mépris du petit-bourgeois, entre autres choses générales, et la haine des flics en particulier.

Alors, pour les emmerder tous, il était rentré à l'école de police. Et il y avait réussi brillamment.

Il y avait trouvé, conformément à ce qu'il pensait, mais qui les aurait tous bien surpris, ses anciens camarades, des êtres humains. C'est-à-dire, dans la même proportion que chez les anars exactement, des cons embrigadés et des hommes géniaux, parce qu'ils avaient un cœur. L'agent Paolini en était un bon exemple, en qui les deux facettes coexistaient parfaitement. C'était sans doute le flic le plus typique qu'il ait jamais rencontré. Incapable de faire la différence entre le normal, le bien, l'impression du bien, la loi et le règlement interne, tout ça formant une sorte de boule dans son esprit qui remplaçait toute réflexion morale et philosophique ; amateur de foot, de voitures de course, de filles à gros nichons, de sports de combat et vaguement raciste, par inculture profonde, quoiqu'il connût par cœur à peu près tout le répertoire de Johnny Hallyday. Du moins en sifflotant, ce qu'il faisait souvent en lavant le camion de la brigade. Mais d'une part, ce n'était pas parce qu'il était inculte et sans philosophie qu'il était con - son cerveau avait développé, par compensation en quelque sorte, une

logique implacable qui leur était souvent d'un grand secours là où la complexité de certaines enquêtes perdait tous les autres - d'autre part il n'était pas du genre à battre sa femme, par exemple, mais plutôt du genre à pleurer avec elle sur les comédies romantiques du samedi soir, et tout à fait du genre à donner sa vie sans hésiter pour sauver le premier venu, même s'il était noir.

Cet incroyable sens du sacrifice, qui était le lot de tellement plus de flics que d'anars, il avait beau l'admirer, ça n'empêchait pas qu'il n'aimait toujours pas la police, et qu'il se plaisait à les bousculer régulièrement autant que n'importe quels autres êtres humains sur son chemin. Par ses mimes, ou ses idées à la con.

Après le deuxième meurtre du taxidermiste, il avait fait vider une pièce des archives, au sous-sol de la brigade, et il s'y était installé un petit atelier, dans lequel il était plus ou moins resté enfermé depuis. Parce qu'il y avait deux nouveautés, chez *Viporc*. D'abord, une grande différence qui déjouait ses prévisions : cette fois, aucun ouvrier ne manquait à l'appel. Ensuite, en analysant les bacs, on avait trouvé deux poils de rat, un fragment de tissu satiné et une tache de peinture Humbrol HU159, kaki mat.

Les poils de rat l'avaient interpellé. Il se serait plutôt attendu à du renard ou de la perdrix. Poussé par lui à des recherches sur le sujet, Kermoisan avait

découvert, grâce à internet encore une fois, que la mise en scène anthropomorphique de rats naturalisés était une mode. Elles touchait principalement des solitaires laids, et des jeunes du genre gothique, à en croire les sites spécialisés et les reportages qu'il leur avait trouvés. Un peu haut perchés, tous. Ils les habillaient, et ils leurs construisaient de petits décors. Ce qui allait drôlement bien avec le tissu satiné et la peinture de maquettiste.

Malo considérait que chacun devait exploiter ses talents propres, dans une équipe, et le sien était l'imitation. Alors lui aussi s'y était mis. Il ouvrait des rats, les écorchait, injectait des produits chimiques dans leur peau, et les mettait en scène. Et c'était maintenant dans cette pièce de sous-sol baignée de vapeurs de formol et d'ammoniac où, pendus à des cordes à linges, s'alignaient par dizaines des cadavres de rats, que les gars étaient obligés de lui descendre leurs rapports urgents. Ils n'aimaient pas ça et l'agent Boulin avait failli avoir une crise cardiaque quand, la première, elle était tombée nez à nez avec un trio de rats danseuses du ventre, aux toilettes. Paolini avait eu l'idée un jour d'amener un dealer à qui ils voulaient faire peur jusqu'à l'atelier du commissaire. Le dealer était reparti en criant :

- Vous êtes barjots ! Vous êtes des malades !

Et il leur avait dit ce qu'il avait à dire. Malo avait aussi fait un rat-mousquetaire, un rat-ballerine, deux rats mécaniciens et un rat-superman qui ouvrait sa propre peau, munie d'une fermeture-éclair, sur le

logo bien connu. Pour le féliciter de sa bonne idée, Malo avait offert le rat-superman à Paolini. Paolini lui avait dit, en grimaçant :

- Il ne fallait pas, commissaire...

On sentait bien que ce n'était pas seulement une antiphrase polie. Mais Malo avait répondu :

- Mais si, mais si... Tu le mettras sur ton bureau.

Et depuis, il offrait ses œuvres aux agents, en leur imposant plus ou moins de les exposer. Tous ces rats qui avaient envahi la brigade les forçaient à une sorte de réflexion permanente sur la mort et la laideur à laquelle ils n'étaient pas du tout habitués. C'était comme de les forcer à lire Baudelaire et à le comprendre, trouvait Malo, et il aimait beaucoup ça. Pour couronner cette action pédagogique, il avait placé un renard sur le comptoir du hall d'accueil, ou plutôt une tentative de renard, la seule qu'il avait menée, et qui avait abouti à quelque chose de très difforme et grimaçant, aux yeux exorbités et louches. À voir les regards interloqués des visiteurs, ce raté était très efficace. Il l'avait appelé Lautréamont.

Mais le commissaire Malo ne s'était pas seulement amusé, en pratiquant la taxidermie. Il avait aussi découvert ce que ce travail requérait d'absolue minutie et de soin. Exactement comme la surfusion. Il n'avait produit que des monstres horribles pendant un moment, dont certains avaient pourri, et il lui avait fallu apprendre à être beaucoup plus ordonné et méthodique qu'il ne l'était naturellement pour y arriver. Par ailleurs, il avait ressenti tout ce qu'il

pouvait y avoir de profondément malsain à utiliser des cadavres comme matériau artistique. De quoi devenir fou, à la longue. Il était allé jusqu'à rêver, une nuit, qu'il empaillait Boulin, et ce rêve lui avait paru érotique.

Si la plupart de ses agents étaient plutôt construits sur le modèle de Paolini, il y avait quand même deux flics différents, dans cette brigade. Les deux seuls qui lui avaient demandé s'il avait appris quelque chose, en élaborant ses œuvres. À tous les deux il avait répondu :

- Oui. On cherche un suspect particulièrement soigneux, ordonné, méthodique. Au point que ça devrait se voir.

Le premier, c'était le lieutenant Dimitri Bonheur. Il y avait entre sa culture martiniquaise et celle de la plupart des collègues un fossé qui lui donnait du recul sur eux, à lui aussi. Leur brutalité banale, l'inutilité d'une grande partie de leur stress quotidien, leur racisme machinal et la normalité écoeurante de leurs goûts lui apparaissaient de manière aussi flagrante qu'à Malo. Lui seul communiquait d'ailleurs vraiment avec le commissaire et avait compris que dans beaucoup de ses bizarreries, il cherchait à saper ce qui les empêchait de remettre leurs idées banales en cause. Il était capable de le soutenir, mais lui servait souvent aussi de garde-fou. Il savait lui dire quand il passait les limites. Après Lautréamont, il lui demanda d'arrêter de leur offrir ses œuvres. Et Malo arrêta.

Le second, et c'était plus récent, c'était Kermoisan. Son côté geek ado, Inrocks et Cahiers du cinéma détonnait pas mal. Mine de rien, le commissaire avait pu le vérifier plusieurs fois ces dernières semaines, cette culture particulière, très pop, mais vaste, lui donnait une finesse et une intelligence que beaucoup de ses collègues n'avaient pas. Il avait pourtant une drôle de relation à la réalité. Ce qu'ils avaient appelé son insensibilité, et qui faisait qu'il l'affrontait, la réalité, comme un jeu vidéo, c'est-à-dire avec beaucoup trop de distance pour ne pas risquer de devenir un jour le bourgeois le plus assis sur ses certitudes qu'on puisse imaginer. Dans le métier, ça promettait un tyran, si on n'y faisait rien. Dans la vie, un trou du cul et un tocard. Malo cherchait encore comment y remédier.

Un matin qu'il était en train d'essayer de faire sortir un fœtus de rat de l'abdomen d'un adulte, comme dans les films *Alien* (il envisageait une chimère, ensuite), Kermoisan ouvrit la porte en criant, plein de son enthousiasme habituel :

- Le Saint-Esprit, commissaire, le Saint-Esprit ! Ça y est !

Malo sourit lui aussi, de son grand sourire franc et ininterprétable. Le petit jeune, dans le doute, se compassa alors congrûment le visage. Mais cet effort trop artificiel ne fit que renforcer le sourire du vieil anar.

- Ça ne s'est pas passé dans un abattoir, cette fois, dit

Kermoisan. C'est la maison d'un particulier.

Le Saint-Esprit, qu'on avait toute sa vie plutôt appelé Jean-Michel, avait quarante-neuf ans, une maison secondaire dans la vallée du Tech et une galerie d'art très connue à Perpignan. Tout ce qu'il y avait d'intéressé par la nouvelle vague des arts plastiques entre Toulouse, Perpignan et Montpellier le connaissait et sa mort ferait probablement la une du Midi Libre le lendemain. La femme de ménage mensuelle avait trouvé le corps. Déjà mort, cette fois. Elle ne l'avait pas tué.

Cette maison secondaire était une maison d'architecte des plus luxueuses, un empilement de cubes de béton ciré avec de grandes ouvertures lumineuses qui donnaient sur la montagne, des canapés longs comme des semi-remorques, une cuisine de restaurant, un de ces frigos qui font de la glace à la demande, une large piscine accostée au paysage et, curieusement, une chambre frigorifique toute neuve, à l'intérieur de laquelle il flottait comme les autres, dans son aquarium de glace. Il avait les mains sur les hanches et les yeux fermés, dans une curieuse attitude de mépris. De défi, voire. Et que le commissaire essayait d'imiter.

- Il a sûrement dû être empaillé avant sa mort, dit Kermoisan.

L'index sur la bouche, le lieutenant Bonheur lui fit signe de se taire, en jetant un regard froncé vers Malo. Mais Malo ne se fâcha pas de l'interruption. Au

contraire, il sortit de son mime pour dire :

- Je crois qu'il a raison, lieutenant.

- Ah oui ? fit Bonheur. Tu es sûr ?

Malo se prit le menton en silence. Mais Kermoisan répondit pour lui :

- Bah oui... Sa position est trop artificielle...

- Pourtant, il ne l'a pas fait, avec les deux autres victimes...

- Sans doute qu'il n'en a pas eu besoin, pour raconter l'histoire qu'il veut nous raconter... En tous cas, on l'a toute toute en entier l'histoire, maintenant. Parce que c'était le dernier meurtre, hein commissaire ?

- Oui. On passe maintenant à la phase la plus inutile du métier : celle où nous nous occupons seulement de punir. Les gars ont fini, lieutenant ?

- Je crois, oui.

- Vous pouvez rentrer, alors. Moi, je vais rester encore un peu. Laisse-moi l'appareil photo. Et Kermoisan, aussi. Ah, et n'oublie pas ce que je t'ai demandé : je veux savoir ce que le galeriste a raconté au frigoriste quand il a fait construire la chambre.

La chambre froide, posée dans un coin du salon, n'était pas là la dernière fois que la femme de ménage était passée, le mois précédent. Ça faisait « désordre », elle avait trouvé. Et le commissaire aussi.

Deux heures plus tard, le jeune Kermoisan sortait de la maison en courant ; il s'arrêta en face de la haie de cyprès, s'accroupit à moitié, reposa ses bras tendus sur ses genoux et vida toutes ses tripes.

Derrière lui, Malo sortit les mains dans les poches. Puis il lui montra les photos qu'il venait de prendre. La première était une photo du Saint-Esprit. La seconde une photo de Kermoisan dans une position très similaire.

- Tu vois ? Ça marche. Et qu'est-ce que tu en déduis ?

- Il... il n'a pas été empaillé, balbutia Kermoisan, en essayant les morceaux.

- Exactement. Et c'est pour ça que j'adore Bonheur...

- Pourquoi ?

- C'est le seul capable de se rendre compte que je suis aussi con que les autres, et peut-être même un peu plus.

*

- Qu'est-ce que tu lui as fait, à Kermoisan ? Il a rangé sa chambre, repris tout le dossier, affiché les photos des lieux bien alignées au-dessus de son bureau, et il passe ses journées à relire les témoignages... On dirait un vrai flic, tu sais ?

Ça faisait plusieurs semaines que toute la brigade appelait le bureau de Kermoisan « sa chambre », à cause de tout ce qu'il y laissait traîner.

- Un vieux truc de mime, enfin, de magicien, plutôt. Un truc que m'a appris Gérard Majax. Tu sais, le magicien, à l'époque ?

- Garcimore, tu veux dire ? C'est le même ?

- Non... Enfin, tu as vu que je mimais beaucoup les

victimes, sur cette affaire. Avec de l'hypnose, on peut aller très loin dans cette direction. C'est ce que je lui ai appris. L'auto-hypnose. Pour qu'il trouve enfin la compassion nécessaire. Pendant un instant, il s'est retrouvé dans la peau de Jean-Michel Nympe au moment de sa mort, les mains cousues aux hanches et les yeux et les lèvres collés à la glu, dans un bain qui se pétrifie et coupe le souffle en une seconde.

- Il y est arrivé ?

- Il en a vomi d'horreur : je pense qu'il y est très bien arrivé, oui. Il fait les choses plutôt bien, quand on l'aide un peu.

- Très bien, même... Il a trouvé un lien entre deux victimes.

- Ah bon ?

- Jean-Michel Nympe a été agressé par un étudiant des Beaux-Arts de Nîmes, l'année dernière, recalé à ses examens par un jury dont il faisait partie.

- Rémi Da Silva ?

- Oui. Et le petit s'est fait virer de l'école. Tu sais que Kermoisan en a sorti une hypothèse ? Il dit qu'elle résoudrait tout, mais qu'il attend d'avoir des preuves pour nous l'exposer, parce qu'on risque de ne pas l'aimer.

- C'est bien. Il se précipite moins.

- Toi aussi, tu as d'abord pensé que Nympe était empaillé. Si je n'avais rien dit, tu n'aurais pas non plus cherché de moyen plus facile...

- Non.

- On apprend ça à l'école, pourtant... La théorie du moindre effort...

- Oui, oh, ça... C'est surtout que comme je dis toujours, chacun a sa spécialité, et que tu es une grosse feignasse de Martiniquais, lieutenant, non ?

Le lieutenant Bonheur sourit.

- Il y a autre chose à quoi tu n'as pas pensé, dit Malo. Il y a aussi que c'est beaucoup plus douloureux de cette manière, et que cette victime-là, il lui en voulait peut-être plus qu'aux autres...

- Tu crois ?

- Oui. C'est la seule qu'il a tuée...

- Ah bon ?

- Les deux autres, c'est ceux qui ont ouvert les portes des frigos qui ont provoqué leurs chutes. Je crois que c'est important. Que ça fait partie de l'histoire.

- Ah ? Bon, pour la chambre frigorifique, sinon, Basque avait raison : ce n'est pas Jean-Michel Nympe qui a reçu l'installateur, il y a deux mois, mais quelqu'un qui s'est présenté comme un « employé ». Même barbe, même lunettes épaisses que le livreur des conteneurs aux abattoirs. Un déguisement, donc. Il a réglé en liquide, ce que l'installateur a trouvé bizarre, mais l'autre lui a répondu que c'était souvent comme ça dans le monde de l'art, en ironisant un parallèle avec la pègre.

- Ça, c'est très bien.

- Ah bon ?

- Oui. Il s'est peut-être vendu. Mais j'aimerais bien entendre la théorie du petit, pour commencer.

- Alors voilà. Je pense que personne ne va aimer, parce que ça tire trop vers l'extraordinaire, mais j'ai beau tourner et retourner les choses dans tous les sens, tout colle parfaitement, je trouve ça intéressant, et le commissaire assez aussi pour que vous soyez tous là à m'écouter alors, euh... Voilà, je commence. Boulin pense, et je suis assez d'accord, que les trois meurtres sont une sorte de récit de sa propre vie, au taxidermiste... Or, comme vous le savez maintenant, Rémi Da Silva, la deuxième victime, a agressé Jean-Michel Nympe après son échec aux examens, l'année dernière. C'était un garçon plutôt instable, d'après son entourage, facilement dépressif. Il écoutait du rock dans le genre violent : Korn, Manson, Rammstein, Linkin Park... Et il consommait aussi pas mal de drogues, et pas seulement du cannabis. Autre chose. Ses parents, Magdalena et José et Da Silva, sont des réfugiés portugais de l'époque franquiste. Comme beaucoup d'autres, le père a commencé dans la construction. Mais la construction dans le coin a connu une crise dans les années quatre-vingt, à cause de la protection du parc naturel du Tech. Et José Da Silva est alors devenu ouvrier à la chaîne. Pas dans l'abattoir de Robert Prat, mais pas loin. Dans l'entreprise de salaisons qui est juste de l'autre côté du village, et qui a le même propriétaire. Et il est mort d'une crise cardiaque un an avant la retraite, comme Robert...

- Attends, coupa l'agent Basque, est-ce que tu es en train de sous-entendre que la deuxième victime est

l'assassin ?

- Oui, c'est le problème...

Une rumeur moqueuse parcourut l'assemblée.

- Commissaire, on est obligé d'écouter ça jusqu'au bout ?

- Oui.

La rumeur devint moins amusée, mais se calma tandis que le jeune Kermoisan reprenait :

- Le commissaire lui-même, à cause de la mise en scène du troisième cadavre, est d'accord pour dire que le tueur est un artiste frustré, qui nous raconte son histoire... Et puis ça expliquerait pourquoi aucun ouvrier n'a disparu la deuxième fois. Le meurtrier s'est suicidé. Et sa position de danseuse ne serait pas due au hasard de la chute, mais une sorte de clin d'œil à l'esquive, à la grâce de l'extraordinaire que constitue ce qui est son suicide et son chef d'œuvre criminel à la fois.

- La grâce de l'extraordinaire... imita à mi-voix un agent dans le fond, pour son voisin.

- Oui, bon... C'est une interprétation, dit Kermoisan, qui avait entendu. Mais c'est le propre des œuvres d'art, justement, d'être ouvertes à beaucoup d'interprétations... Maintenant, vous devez logiquement vous demander comment il a pu tuer Jean-Michel Nympe après sa propre mort...

- Non, reprit Paolini. C'est évident. Congelé à cette température, on n'a pas pu dater la mort. Et comme dans ce troisième cas, ce n'est pas celui qui a découvert le cadavre qui a déclenché la chute...

- Exactement, dit Kermoisan, surpris.

Il avait toujours pris Paolini pour un imbécile assez complet.

- Il a pu mourir et être congelé avant le deuxième meurtre. Rémi Da Silva a été tué par le premier venu, tout comme son « père » : il accuse la société. Il a tué lui-même ce qui représentait l'autorité qui l'a frustré : il se venge, en même temps. C'est là toute la beauté, si on peut dire, de son crime suicidaire.

Il y eut un grand silence. Personne dans la salle ne trouvait plus si stupide sa théorie. Une main se leva :

- Mais tu as ne serait-ce qu'un soupçon de preuve matérielle de tout ça ?

- J'avoue que non. Mais le commissaire a voulu que je vous l'expose quand même.

- Tu y crois aussi, commissaire ?

- Non. Je trouve un peu stupide de déduire des tendances suicidaires de sa consommation de drogues et de ses goûts musicaux. Mais je suis sûr que c'est quand même à peu près exactement l'histoire que l'assassin voulait nous raconter. Il y a une chose qui cloche. Une chose plus pratique. Une chose que Paolini aura sans doute remarquée ?

- Ouais, l'argent...

- Exactement.

- L'argent ? demanda le jeune Kermoisan.

- C'est beaucoup de matériel, tout ça, dit Paolini. Les aquariums, déjà... Mais la chambre froide chez Nympe, surtout. C'est pas du tout dans les moyens d'un étudiant orphelin d'ouvrier qui passe l'été à l'usine...

- J'ai déjà demandé à Paris de lever le secret bancaire sur toute l'équipe de nuit du deuxième abattoir, dit Malo.

- Pourquoi eux ? demanda Kermoisan.

- Parce que je crois que là entre autres, tu as raison : c'est parce que le coupable en fait partie qu'aucun d'entre eux n'a disparu. Et un ouvrier riche qui a eu de grosses sorties d'argent, ce sera assez vite repérable.

- Il y a autre chose, dit Bonheur.

- Quoi ?

- Comment est-ce qu'il aurait fait pour travailler dans les deux abattoirs, avant le premier meurtre ?

- J'ai vérifié, dit Malo. Les horaires correspondent ; il a pu travailler dans l'équipe de jour chez *Ov'Tech* sous le nom de Michel Ansel et dans l'équipe de nuit de chez *Viporc* sous son propre nom.

- Vous voulez dire qu'il travaillait seize heures par jour ?

- C'est la seule solution. Mais ça n'a duré que dix jours, souvenez-vous, et puis les ouvriers des équipes de nuit, chez *Viporc*, ne travaillent que trois ou quatre nuits par semaine ; ou plus exactement, ils récupèrent davantage de RTT. J'ai déjà demandé qu'on m'envoie la liste de ceux qui étaient en RTT la nuit du premier meurtre. Si on recoupe les RTT et les comptes bancaires, je pense qu'on pourrait l'avoir.

*

Les thermes romains d'Amélie-les-Bains-Palalda étaient exactement le genre d'endroit que Malo détestait en principe, se disait Bonheur. Depuis les faïences romaines où de jeunes garçons, bouclés comme des grecs et avachis comme des prostituées, se faisaient porter des grappes par des oiseaux fabuleux, jusqu'aux fleurs de fer des marquises Art nouveau et aux faux jours multicolores des vitraux langoureux dix-neuf cents, encadrés d'émaux bleus irisés, c'était un temple de la bourgeoisie, dédié aux débordements de la profitation depuis la plus haute antiquité. Le genre d'endroit où, gauchiste basique comme il l'était, il devrait se sentir à peu près aussi à l'aise que le jour où lui, en tant que Martiniquais, avait visité le centre-ville de Bordeaux. Là, et depuis toujours, tout n'était que luxe, calme, et confort. Avec des chambres à deux cent soixante-quinze la nuit, minimum. Des serviettes moelleuses qu'on n'utilisait qu'une seule fois. Des peintures d'un ocre fade. De petits savons emballés dans du plastique. Et des clients, parisiens, russes, anglais, reliquats de la noblesse, chevaliers d'industrie, vieux, ennuyés, inutiles, pour qui Malo, tout commissaire qu'il soit devenu, aurait sans doute volontiers rallumé les fous. Pourtant, c'était là qu'il accueillerait les deux suspects. Et à ses frais en plus. Parce qu'une originalité comme celle-là, l'administration n'allait quand même pas la lui rembourser...

Dans l'équipe de nuit, deux cas s'étaient révélés intéressants, après le recoupement RTT-comptes

bancaires. Le premier s'appelait Grégoire Podère. Trente-cinq ans. Végétarien, d'après ses collègues. Bonheur se souvenait que Kermoisan avait évoqué cette idée, au Foirail, d'un coupable écolo ou végétarien. Soixante mille euros d'économies jusqu'à il y avait cinq mois, où il avait retiré la moitié en une dizaine de fois. Une autre chose qui collait drôlement bien avec le profil du taxidermiste, c'était qu'il avait fait des études à l'École du Louvre où il s'était spécialisé dans la conservation et la restauration des vestiges organiques : des momies, en particulier. Mais il n'avait jamais trouvé de travail dans le domaine. Après quelques chantiers de fouilles à peine payés, il était revenu s'installer dans la région dont il était originaire. Il voulait monter une ferme bio, maintenant, et travaillait chez *Viporc* pour vivre en attendant.

Le second s'appelait Maurice Angevin. Cinquante-trois ans. Cent mille euros d'économies, reçues d'un bloc il y avait huit mois, grâce à un héritage. Un tiers avait été retiré en liquide en une vingtaine de fois ces derniers mois. Il était chasseur, ce qui faisait aussi un lien possible avec la taxidermie, et vivait dans le même coin de la vallée du Tech que Jean-Michel Nympe.

Tous les deux avaient par extraordinaire un autre point commun, en dehors de leurs mouvements bancaires et du fait qu'ils étaient en RTT la nuit du premier meurtre : leurs pères avaient tous les deux travaillé chez *Ov'Tech*. C'était Kermoisan qui avait trouvé ça, poussé par le commissaire à leur chercher

des points communs avec Rémi Da Silva.

- Je ne comprends plus... avait dit le petit jeune. Vous y croyez, ou vous n'y croyez pas, à mon histoire ?

- Je crois au hasard des rencontres, avait mystérieusement répondu Malo.

Malo leur avait dit que pour mener des interrogatoires efficaces, vu l'absence d'éléments concrets, il avait besoin que les deux suspects se sentent très à l'aise, et qu'une convocation au commissariat local ou une visite de flics à la maison n'aurait pas du tout eu cet effet. Qu'une après-midi de soins thermaux, par contre, et un commissaire en maillot et serviette, exposant la faiblesse de ses bourrelets de mime retraité dans la police, mettrait les deux hommes dans une position beaucoup plus propice au relâchement et au faux pas qu'il espérait de l'un d'entre eux.

À eux deux, on avait raconté une autre histoire encore. On leur avait dit que le commissaire voulait seulement les entendre comme témoins, à propos de Rémi Da Silva, et qu'ils pourraient profiter de l'établissement aux frais de l'administration. Que c'était une sorte de dédommagement pour la gêne occasionnée par cette convocation obligatoire, dans les circonstances déjà douloureuses du meurtre de leur jeune collègue. Ils avaient l'air d'y avoir cru tous les deux. Bonheur, lui, ne croyait ni à la première ni à la seconde histoire. Mais il ne voyait absolument pas non plus quelle pouvait être l'intention du commissaire. Ça pouvait tout aussi bien être juste pour emmerder le

monde, encore une fois. Sauf qu'il ne voyait pas très bien qui ça emmerderait non plus.

Quand Paolini était arrivé chez Angevin, en congé pour deux semaines, il l'avait trouvé prêt à partir en vacances avec sa femme et sa fille, en train d'harnacher les vélos à l'arrière de sa caravane. Il avait téléphoné à Malo qui avait décidé, puisque Amélie-les-Bains était sur leur chemin, qu'il offrirait aussi à la femme et la fille l'après-midi de cure thermale. Grand Prince... Mais c'était tout le commissaire, ça. Son rapport à l'argent était des moins angoissés. Quand il n'en avait plus, il mangeait des pâtes. C'était là tout son système de gestion. Bonheur lui avait souvent prêté.

En attendant qu'ils arrivent, Malo, Kermoisan et Bonheur prenaient le thé sur la terrasse de l'hôtel des thermes avec l'ex-archéologue. Celui-ci venait de leur terminer une sorte de leçon sur l'élégance, à propos d'une représentation du dieu Janus qui faisait la clef de voûte de l'ancienne porte des bains romains, une portion de ruine qui ombrageait des orchidées suspendues à son chambranle, et sur laquelle couraient des roses trémières. C'est le commissaire qui avait demandé une explication à propos de la figure double. Il avait dit qu'il était bien content d'être aux bains romains avec un spécialiste. L'archéologue avait souri pour lui répondre qu'il était plus spécialiste de l'Égypte que de la Gaule romaine, mais qu'il s'agissait de Janus, le dieu de tous les passages, et de celui des

années en particulier, d'où le fait que le mois de janvier porte son nom encore aujourd'hui dans tout l'ex-empire romain ; il avait une figure de jeune homme et une autre de vieillard pour rappeler le temps qui passait, ce qu'on appelait en latin « memento mori ». Bonheur doutait que Malo, qui gardait dans son bureau les œuvres de Sénèque et d'Augustin, et les lisait, même (il avait de drôles de lectures pour un anarchiste), ignore vraiment ces banalités de la culture romaine. Mais il avait l'air beaucoup plus stupide et ignorant que d'habitude, de manière générale, depuis l'arrivée de Podère. Pas seulement dans ses questions. Son visage aussi s'était transformé. Très exactement, Bonheur trouvait qu'il avait pris quelque chose de Paolini. Il avait jusqu'à la même manière sans-gêne de se gratter nerveusement les aisselles à tout bout de champ. Ce genre de changements de personnalité était assez fréquent chez Malo, quand il cherchait à manipuler quelqu'un.

- D'une certaine manière, c'est aussi le dieu de *l'élégance*, avait enchaîné Podère, en insistant sur le mot comme s'il ne pouvait exister de concept plus étranger aux trois flics.

Vu son passé, vu ses projets, ils avaient imaginé que Podère serait une sorte de hippie portant sari et dreadlocks, et fleurant le suint de mouton. Mais Podère portait un pantalon et une veste sûrement taillés sur mesure, à rayures damasquinées, un gilet plus clair du même damas, une coupe de cheveux négligée avec art, et exhalait le parfum de luxe à une

distance dépassant tout juste le raisonnable. Il maniait sa tasse de thé du bout extrême de ses doigts longs et fins, et ne s'était assis sur sa chaise pliante qu'après que la serveuse de l'hôtel la lui ait essuyée, service qu'il avait su demander d'un seul regard. D'un beau regard. Parce que d'une manière générale, il était beau. Il avait les traits fins et un visage assez affirmatif à la fois, une chevelure abondante, d'un blond vénitien qui tirait sur le roux par endroits, et un regard exotique qui scintillait d'ironie sur le fond paradoxal d'un vert profond, clair et sage.

- Je crois que c'est John Galliano qui a dit que l'élégant n'était pas à la mode, mais toujours à sa porte. C'est une idée importante pour moi. Si vous pouvez la comprendre, vous aurez cerné tout un pan de ma personnalité. Ce que, si j'en crois vos regards, vous êtes en train d'essayer de faire en ce moment. Comme beaucoup de ceux qui me rencontrent pour la première fois...

- Hein ? Oui, c'est vrai. Vous n'avez l'air ni d'un ouvrier à la chaîne dans un abattoir, ni d'un activiste écolo qui envisage de se lancer dans l'agriculture...

Comme Rémi Da Silva, il avait en fait l'air d'un de ces bizarres qui faisaient de la taxidermie anthropomorphiques, se dit Bonheur. Et encore qu'il savait très bien pourquoi il était là, et qu'on ne voulait pas l'entendre seulement comme témoin

- L'abattoir, c'est provisoire. Il me fallait un travail alimentaire pour un temps, et il n'y a pas beaucoup d'autres employeurs dans la région. Mais surtout, c'est une forme d'élégance.

- D'élégance ?

- Oui. Mon père était à la chaîne chez Ov'Tech, vous le saviez ? Là où il y a eu cet autre meurtre.

- Ah oui ?

- Oui. Et c'est cette boucle, que je trouve élégante. Vous savez, au lycée, je n'ai jamais été très brillant. Ça avait à voir avec mon origine ouvrière, je crois. Pas parce que les fils d'ouvriers sont moins intelligents, mais parce que c'est souvent comme ça que leur entourage les voient, et que ça les pousse à assumer leurs résultats médiocres. Quelques mois avant le bac, j'ai lu un article sur une étude en psychologie, dans un magazine de la bibliothèque du lycée, qui a changé ma vie. Dans cette étude, deux groupes de rats, enfermés dans un labyrinthe, avaient à trouver sa sortie. L'un des deux groupes était un groupe de rats sélectionnés pour leur intelligence. Les étudiants qui participaient à l'étude observaient systématiquement que ce groupe de rats sélectionnés était toujours plus rapide à sortir du labyrinthe que l'autre. À la fin de l'étude, le professeur qui la menait révélait aux étudiants que les groupes de rats avaient en réalité été formés aléatoirement. Autrement dit, que rien ne différenciait les deux groupes, sinon le regard que les étudiants portait sur eux. Il m'a tellement marqué, cet article, que je me suis mis au travail, que je suis passé en tête de classe, en quelques mois, et qu'en juin, je suis arrivé en état de pouvoir demander à rentrer en prépa HEC l'année suivante, à Janson-de-Sailly.

Comme Malo ne réagissait pas au nom de Janson-de-Sailly, Podère lui demanda :

- Vous connaissez Janson-de-Sailly, commissaire ?

- Non.

- C'est un de ces lycées parisiens qui ont du prestige parce qu'ils attirent les élèves prestigieux parce qu'ils ont du prestige. On ne cherche pas plus loin les raisons de ce cercle vicieux, en général. Ça forcerait à se demander pourquoi ils sont tous à Paris, ces lycées. Janson est dans le seizième arrondissement, ce qui est un peu pire encore. Enfin me voilà donc, moi, fils d'ouvrier de la vallée du Tech, en prépa HEC à Janson en septembre. Le décalage culturel, linguistique même, qui existait entre moi et mes camarades n'a pas forcément été facile à vivre, au début. Mais je m'y suis fait. J'ai appris à copier leur langage, et leurs manières d'être, de s'habiller, jusqu'à ce que les quelques différences qui restaient ne fassent plus que mon charme.

- Et c'est comme ça que vous êtes devenu un élégant...

- Non... Populaire, seulement. Parce que question élégance, à Janson, on marchait plutôt dans la mode, qui n'est qu'un côté de la porte, comme je viens de vous le dire, et sans doute le plus vulgaire. Mes camarades de prépa s'habillaient à peu près complètement chez H&M et Zara, et ne pensaient qu'à l'argent. Beaucoup se présentaient, même, en disant ce qu'ils pensaient gagner plus tard. Les deux choses sont liées. C'est la mode. Et je m'en suis lassé. Alors en fin de première année, j'ai passé le concours de l'école du Louvre. Aucun débouché, la ruine promise. Les autres ont appelé ça un breakdown.

- Une dépression ?

- Oui, mais ils préféraient l'anglais. Enfin, ce n'était pas le cas. Je les ai seulement encore déconcertés. Et je me sens élégant quand je déconcerte.

- L'élégance, c'était de passer le concours de l'école du Louvre, alors ?

- Oui.

- Et tout le monde s'habille comme ça, à l'école du Louvre ?

- Non... Il y avait plus ou moins deux styles obligatoires, à l'école : celui des anciens étudiants en lettres classiques, qui avaient en gros l'air de grands-mères de la bourgeoisie catholique parfumées à la naphthaline, et celui de la bande des joyeux hippies, qui s'habillaient aux puces ou dans les magasins d'encens. Mais le hasard, après quelques mois, a mis sur mon chemin d'autres gens, très différents. Le premier que j'ai rencontré était un photographe venu faire un shooting avec des mannequins, dans la cour carrée. Comme je vous l'ai dit, la mode ne fait pas l'élégance, mais elles ne s'excluent pas pour autant : il faut quand même rester à la porte de la mode pour être élégant... Et lui l'était définitivement, à la porte... Il y avait quelque chose, dans le contraste entre les mannequins et la manière dont il utilisait la lumière, d'assez difficile à décrire, mais qui m'a tout de suite fait reconnaître en lui ce que je cherchais depuis si longtemps. Il m'a présenté à ses amis, ensuite. Des gens tous élégants, eux aussi. Fins, cultivés, amateurs de théâtre, de littérature, d'opéra, de cinéma, de gastronomie et de vins, sachant s'habiller, reconnaître un parfum, parfois un peu ésotéristes, végétariens

pour la plupart. Mais surtout, c'était le premier groupe que je rencontrais qui ne venait d'aucune caste définie par la profession ni les études. C'était leur élégance, chacun dans son domaine particulier, qui les rapprochait. Cette fois, c'est moi qui ai été déconcerté. Et ils sont restés jusqu'à aujourd'hui mes amis inconditionnels.

- Mais ?

- Mais j'ai fini par me lasser de certaines choses chez eux aussi. En dehors de l'élégance, une autre chose les rapproche. C'est que ce sont tous des parisiens. Jusqu'à la corde de l'âme. Ils ont une image tellement caricaturale du dehors de la ville que pour en parler, ils imitent parfois ce qu'ils appellent « l'accent de la campagne », en roulant les r, comme si « la » province avait un seul accent. À moi, qui suis pour toujours du Tech, qui ai toujours essayé de ne rien renier en moi, ça a toujours paru à peu près aussi élégant qu'une banderole raciste dans une tribune de stade, ce genre de blagues. Alors c'est pour eux que je suis revenu par ici. Je compte être le premier d'entre eux qui sente la vache. Et commencer par être ouvrier dans un abattoir, comme mon père, est déjà une entrée élégante, je trouve.

- C'est un peu bizarre, répondit Malo, mais je comprends, je crois. Ah, mais voilà l'agent Paolini, avec votre collègue.

Paolini et Angevin se garèrent côte à côte sur le parking. À la descente de voiture, la femme d'Angevin lui cria, avec un gros accent roucoulant :

- Mais non, tu vas voir... Il faut lui faire confiance au monsieur...

C'était sans doute Paolini qu'elle appelait le monsieur. Angevin n'était visiblement pas là de bon gré. Au lieu de suivre tout de suite Paolini, il fit le tour de la caravane et vérifia tous ses harnachements. Il grommela quelque chose. Sa femme lui cria encore :

- Mais non... puisqu'il te dit que tout est gratuit, et qu'on pourra partir vers cinq heures... On va être tout beaux tout jolis pour aller au casino ce soir, et puis c'est tout...

Angevin resserra les sangles des vélos, réaligna la plaque minéralogique flottante attachée par dessus, et secoua une dernière fois le coffre de toit de la voiture pour vérifier qu'il tenait bien. Ils n'allaient que jusqu'à Banyuls, d'après ce qu'ils avaient dit à Paolini, mais on aurait dit qu'il se préparait à un voyage beaucoup plus long. À une fuite ? se demanda Kermoisan.

Enfin, il daigna rejoindre ses deux femmes, et ils se dirigèrent vers la terrasse où on les attendait.

Kermoisan devait vite se raviser. Parce que très vite la grogne d'Angevin, qui lui avait d'abord fait penser qu'il aurait préféré éviter l'interrogatoire, lui rappela quelqu'un. Autant il avait trouvé Podère légèrement prétentieux et antipathique, autant Angevin, à cause de sa caravane, de son bob et de son short, lui rappelait son tonton Georges. Un fameux grognon aussi le tonton Georges, son parrain, mais

celui qu'il préférait des trois frères de son père parce que justement, ce genre de grogne, il la voyait comme le signe de l'innocence incarnée qu'il était fier de pouvoir protéger, maintenant qu'il était flic. Si ça n'avait tenu qu'à Kermoisan, et si on pouvait arrêter les gens sans preuves, il l'aurait même déjà renvoyé à son camping et arrêté Podère. D'autant plus que Podère correspondait assez bien au profil du taxidermiste, lui : soigneux, méticuleux, avec son idée d'élégance, professionnel de la conservation des corps, et surtout au bout d'un parcours qui semblait une suite de frustrations qui lui avaient fait haïr la société. Si on y réfléchissait bien, même sa définition de l'élégance correspondait aux trois meurtres : c'était des meurtres à la porte de la mort ; un pied dans la vie encore. Le commissaire avait dû le remarquer lui aussi.

La femme d'Angevin, elle, était une de ces obèses qui respirent la bonne cuisine du Sud-Ouest et l'amour maternel dont cette cuisine est la métaphore si généreusement parfaite. Quant à leur fille, c'était un rayon de soleil. Elle devait avoir dans les vingt ans, portait une robe d'été aérienne, et dégageait ce je-ne-sais-quoi de volontaire, d'indépendant et d'achevé qui fait tourner la tête des hommes du Nord, engoncés dans leur timidité, chez les femmes du Sud. Quand Malo lui dit :

- Kermoisan, tu accompagneras ces dames toute l'après-midi, tu veux bien ?

Kermoisan fut aussi ravi par cette perspective

que déçu de ne pas pouvoir passer l'après-midi, comme les autres, à observer les deux suspects grâce aux caméras que Malo avait fait poser un peu partout dans les thermes.

*

La grogne suspecte de Maurice Angevin se calma dès que les trois hommes se retrouvèrent seuls, mais pour être remplacée alors par une gêne et une timidité presque douloureuses à observer. Si Malo avait vraiment organisé cette après-midi thermale pour que les deux suspects se détendent et se relâchent, comme il l'avait dit, on aurait pu croire que c'était bien raté, de son côté. Au spa, il ne regarda les stucs, et les murs pêche, et les comptoirs et les réceptionnistes, qu'avec la vigilance farouche d'un loup lâché dans un hôpital ou une banque.

- Vous n'êtes jamais venus aux thermes ? demanda Malo, pour la conversation.

- Oh non... répondit Angevin. C'est pas pour les gens comme nous, ce genre d'endroit...

Au vestiaire, ce fut pire. Il se déshabilla avec la prudence d'une jeune fille qui découvre les premiers renflements de sa poitrine, l'air d'avoir froid et de ne pas savoir comment enfiler son peignoir. Il fallait reconnaître qu'il faisait piètre figure à côté de Podère, dont le corps avait l'exacte même perfection que les kouroï en plâtre de l'entrée. Pour le détendre, Malo lui posa des questions sur son camping :

- À Banyuls, c'est ça ?

- Oui. Ça fait quinze ans qu'on y va, avec Jocelyne. On a notre emplacement réservé, là-bas...

- Ah oui ? C'est là tiens, qu'on aurait dû se voir, et discuter... Avec une bonne pétanque, un pastis. Enfin, moi, j'aurais préféré... Je ne suis jamais trop à l'aise, dans ce genre d'endroit.

Angevin parut surpris. Et comme mis plus en confiance, un peu.

- Mais c'est les idées qui viennent de l'administration, ça, continua Malo. Je leur demande de la détente, et voilà à quoi ils pensent. Le plus incroyable, c'est que ce genre d'idée vous contamine. Parce que je suis commissaire, et que je peux enfin me les payer, j'ai passé des vacances de bourgeois en Italie, l'année dernière. Ennuyeuses à crever. Et à cause de ça, je n'ai pas vu les copains de l'été. On devient con, quand on commence à avoir les moyens... Vous ne croyez pas ?

- Je ne sais pas. Je ne les ai jamais eu, moi... Mais vous aimez ça la pétanque, vous ?

- J'adore.

- Vous êtes plutôt tireur, ou pointeur ?

- Il faut être les deux, non ?

- Ouais... Je pense pareil.

Devant l'écran qui leur montrait la scène, à lui et à Bonheur, Paolini dit :

- Là, il a marqué un point.

Ils commencèrent l'après-midi par un massage relaxant, et ça alla finalement beaucoup mieux pour

Angevin ensuite. Malo les avait emmenés à la piscine principale, et demandé qu'on leur serve à boire. Ils allaient enfin parler de Rémi Da Silva, dès qu'il reviendrait du vestiaire où il devait vérifier ses messages sur son portable – il s'excusait d'avoir à travailler. Quand il revint, Angevin était assis sur les degrés immergés, les coudes appuyés sur le bord du bassin, une pinte de bière belge à la main (« Une bière, on a le droit, commissaire ? » il avait demandé), tandis que Podère faisait quelques brasses, un jus de tomate avec sa petite bouteille de tabasco l'attendant, posé à côté d'Angevin. Malgré l'évident fossé culturel qui les séparait, les deux hommes, qui travaillaient dans la même équipe, n'avaient aucune sorte de gêne et discutaient du lieu :

- On appelle ça des cariatides, disait Podère.

- Ah oui ? disait Angevin. Eh, on s'y fait finalement...

On s'y fait...

Il souriait.

Malo demanda un whisky à une hôtesse, puis il les rejoignit dans le bain.

Ils ne parlèrent d'abord que de Rémi Da Silva. Malo voulait connaître leurs impressions sur l'étudiant.

- Un gamin super, dit Angevin, en vidant sa bière.

Il chercha une table du regard.

- Vous pouvez laisser votre verre là, dit Malo. On viendra le ramasser.

- Ouais, super, répéta Angevin, en se levant pour aller poser son verre malgré tout. Parce qu'on en voit défilier

des étudiants, l'été... On ne peut pas dire que c'est tous des bons... Il y en a pas mal d'incapables de tenir une cadence, plutôt tire-au-flanc, et qui te regardent de haut encore en plus, comme si t'étais le bel exemple d'une vie ratée, à bosser là-dedans. Mais pas Rémi. Son poste toujours aussi impeccable que le mien ; et gentil, poli avec ça... Oh, je sais, il avait des problèmes aussi... Vous devez être au courant. Mais pas au boulot. Au boulot, c'était un petit gars capable. Et toujours volontaire où il y avait à aider. C'était un artiste pourtant, et doué, j'ai vu ses dessins... Mais il avait pas le dédain, hein Greg ?

- Non.

Angevin, content de son éloge, reposa les coudes sur le bord de la piscine.

- C'est Maurice le chef de ligne, dit Podère, c'est donc lui qui l'a formé. Ils se mettaient souvent ensemble sur les postes en binôme. Je crois qu'ils étaient un peu plus que collègues, tous les deux. Que Maurice y voyait presque un fils.

Angevin eut une réaction de pudeur rougissante, les yeux baissés :

- Non... Oui... il dit.

Puis il balaya des gouttes d'eau sur les poils de sa poitrine, par vaine contenance.

- Peut-être... Je le raccompagnais aussi à la maison, souvent, parce qu'il n'avait pas de voiture et qu'on habitait le même coin de la vallée.

- Je le connaissais de moins près, reprit Podère. Il y avait souvent la machine, entre nous. Ils étaient souvent aux joues ensemble, face à face, alors que moi

en général, je suis aux yeux.

- Hé hé ! Greg est un mec bizarre entre nous, commissaire. Toujours sapé comme vous avez vu, et pourtant il a toujours voulu faire le pire. Parce que pire que les yeux, comme poste, dans tout l'abattoir, il n'y a pas. C'est le poste à cauchemars. On en rêve la nuit. Je sais bien, je l'ai fait cinq ans. Mais lui aussi, c'est un bon. Un fils d'ouvrier. Un courageux...

Podère rougit de pudeur à son tour.

- Mais si ! lui dit Angevin, en lui tapotant l'épaule.

- Pour aller plus loin encore dans l'élégance ? demanda Malo à Podère.

Podère ne répondit que par un sourire d'entente.

Ils parlèrent encore un long moment de leur travail à l'abattoir, et des dessins de Rémi Da Silva. Maurice Angevin avait repris l'éloge. Au fur et à mesure que sa deuxième pinte de bière descendait, il s'animait de plus en plus pour décrire ce qu'il avait vu du travail de Rémi.

- Et des monstres aussi, qu'il faisait ! Il fallait voir ça... Du Jérôme Bosch... Du Goya... Vous connaissez ça, commissaire ? Jérôme Bosch ? Goya ? C'est Rémi qui m'a fait découvrir... Des trucs supers...

Il était enfin complètement à l'aise. Podère, par contre, alors qu'il avait paru si bavard à l'arrivée, ne disait presque plus rien depuis que Malo leur avait un peu raconté sa vie à lui aussi, pour les mettre à l'aise. Il avait dit :

- Mais vous êtes un élégant en fait, vous aussi, commissaire...

Et depuis il se taisait, comme fasciné.

Au bout d'une heure et de trois pintes pour Angevin, Malo dit :

- Bon. Il ne me reste plus qu'à vous poser quelques questions en privé à chacun. Vous avez déjà pris des bains de boue ?

- De boue ? s'étonna Angevin. Non...

- C'est toute une expérience, Maurice... Vous allez être étonné.

Mais ça sembla le contrarier plus qu'autre chose. Il dit :

- Écoute, commissaire... Merde, je me mets à te tutoyer maintenant... C'est la bière, ça...

- Non, c'est normal. Ça fait ça à tous les gens biens. Et je préfère, en général.

- C'est qu'on a envie. On ne te sent pas trop Monsieur.

- Mais je ne suis pas Monsieur du tout. Je m'appelle Tomasz, au fait. C'est polonais. Et si tu veux, tu peux dire Tom, comme tout le monde.

- Bon, c'est pour te dire, Tom... Je n'aime pas trop ça, moi non plus, je t'avoue, les trucs de riche. On ne peut pas rester ici tranquillement à discuter ?

- C'est eux, là, qui te dérangent ?

Malo montrait les clients du spa autour de la piscine. Des vieillards, principalement, qui gardaient gourmettes et colliers avec leurs maillots de bain. Beaucoup avaient le teint orangé de séances d'UV, et deux ladies à bajoues et à larges chapeaux dix-neuf cent, en particulier, les balayaient de leurs yeux tristes avec un air condescendant, depuis qu'ils étaient

arrivés.

- Un peu, oui, c'est ça.

Malo alors se releva, prit un ou deux mètres d'élan, puis se jeta dans la piscine en criant :

- Police !

Et il atterrit dans une énorme bombe qui aspergea tout le monde. Ce qui offusqua les vieillards et fit hurler les ladies, particulièrement éclaboussées. Elles pensèrent l'insulter en le traitant de « fou », et d' « inconscient », et ajoutèrent qu'une piscine comme celle-là n'était pas faite pour ça. Podère et Angevin riaient tous les deux.

*

Le lieutenant Bonheur, assis devant les écrans des caméras depuis maintenant deux heures, se frottait régulièrement les yeux de fatigue. Mais il sortit soudain de sa léthargie pour dire à Paolini, tout près de lui :

- Je crois que j'ai compris !

- Hein ?

- Oui, pourquoi on est là, pourquoi on filme tout. Ce que voulait Malo, c'était ça ! C'était voir leur réaction, face à ce milieu social particulier...

- Pourquoi ?

- Tu te souviens de ce qu'il a dit, que le taxidermiste nous raconte son histoire ? La mise en scène du troisième cadavre peut nous faire penser qu'il a été humilié par Jean-Michel Nympe en lui présentant des œuvres du genre de celles dont le commissaire a arrosé

toute la brigade, ces derniers temps. Mais ce qui a rendu cette humiliation tellement forte, c'est moins le ridicule des œuvres qu'une sorte de confrontation sociale. Parce qu'il y a aussi les deux autres victimes... Le père, le fils, des ouvriers tués par la société qui les entoure. Comme le petit l'a dit. Le triptyque est une œuvre politique. Ce sont les effets de la confrontation aux bourgeois chez les deux gars, que Malo cherche maintenant à voir...

- Il n'y a déjà aucun doute sur le coupable, alors... Il ne manque plus que des preuves...

*

Malo entra successivement dans chacune des cabines qui servaient aux bains d'argile pour poser la même question aux deux hommes, de la même manière. Celle de l'argent.

Tous les deux, toujours filmés, avaient été préparés à cette question de la même manière aussi : les hôtesse, qui faisaient partie de la brigade, en réalité, les avaient traités avec le plus grand mépris. Malo leur avait écrit trois répliques modèles, à caser en improvisant plus ou moins, selon les besoins de la situation :

- C'est votre première fois, n'est-ce pas ? Ça se voit.
- Vous avez des préférences, en musique ? (puis, après un soupir :) J'imagine que les chants tibétains, ce sera toujours assez bien.
- Je ne vous demande pas si vous préférez l'argile verte ou rouge ?

Il leur avait demandé de soupirer tant qu'elles pourraient, et de répondre au téléphone pendant la séance. De laisser la porte ouverte, et de faire un commentaire désobligeant sur leur statut social depuis le couloir, comme : « Non, non, tu ne me déranges pas. Oh, oui mais... Tu sais, le genre qui a gagné un concours... » Bonheur avait raison.

Enfin, en face de chaque baignoire à argile, sur l'étagère à encens et bougies parfumées, Malo avait disposé une de ses propres œuvres taxidermiques. Au milieu d'un lit de frais pétales multicolores, s'alanguissait un rat en peignoir, la tête au repos sur la paume de la patte, une pâquerette dans la bouche, l'air songeur.

*

Pendant ce temps, Kermoisan s'occupait des deux femmes. Elles s'étaient senties beaucoup plus à l'aise au spa que leur mari et père. Elles avaient bu des cocktails au jacuzzi, choisi à la carte le massage thaïlandais, fait un peu de shopping à la boutique, discuté lotions relaxantes et huiles essentielles avec la vendeuse. La fille, Lucile, ne devait en fait passer que quelques jours au camping avec ses parents. Ensuite, elle partirait pour Barcelone avec des copains de Nîmes qui la prendraient à Banyuls en passant. Elle appelait Kermoisan « chevalier », avec une joyeuseté taquine, ayant trouvé à son nom une couleur médiévale au moment des présentations, et aussi

parce qu'il leur ouvrait les portes d'une manière guindée qui lui faisait penser à la vieille courtoisie.

Elle s'entendait extrêmement bien avec sa mère, qu'elle appelait « maman chérie » avec la même railleuse gouaillerie qu'elle appelait Kermoisan « chevalier ». « Eh, maman chérie, viens voir ici un peu par là... » elle lui disait, avec la voix grave et l'accent viril d'un joueur de rugby qui vous appelle au bar. Sauf que c'était au bar à parfums qu'elle l'appelait. La mère jouait le jeu :

- Eh, *ma fille chérie*, elle reprenait, faudrait voir à pas trop bousculer ta vieille mère...

- C'est bon pour ton arthrose... Demande au chevalier de te tenir le bras.

- Mon arthrose ! Ah, la salope...

Jamais Kermoisan n'aurait pensé qu'une mère puisse employer un tel gros mot contre sa fille, ni qu'un tel gros mot puisse prendre une telle connotation. Car il y avait une affection vraie dans cette insulte d'amour.

- Attends un peu que l'inspecteur te donne la fessée... Hein, monsieur l'inspecteur ?

Jocelyne Angevin insistait pour appeler Kermoisan inspecteur, comme dans les films policiers. Kermoisan lui avait expliqué l'inadéquation de l'expression, mais elle insistait.

- Il est beaucoup trop gentil pour ça, va... répondit Lucile.

Comme salope voulait dire « mon ange » tout à l'heure, on sentait bien que gentil voulait dire « un peu

con » ici.

- Eh, il est armé, quand même... dit la mère.

Elle prenait sa défense à chaque fois que sa fille le taquinait. Et il lui en était reconnaissant, Mais il aurait quand même préféré que ce soit la fille qui finisse par lui reconnaître quelque qualité. Ou pouvoir se défendre lui-même. Seulement de ça, il était incapable. Parce que depuis qu'elle s'était mise en maillot, son rire éclatant et son corps bondissant lui paraissaient un rire bondissant et un corps éclatant, parce que les grosses lunettes de soleil vulgairement à la mode qu'elle portait sur la tête et qui lui allaient si mal avaient l'air de lui aller bien, et parce qu'elle était le genre de fille qui ne semblait devoir être jamais préoccupée par rien, à qui la vie avait promis bien en face que tant de beauté et d'énergie dureraient toujours, et que toute attaque aurait paru à Kermoisan d'une grossièreté sans nom. Parce que face à tellement de liberté et de bonheur il se sentait honteux de tout enfin, et des pensées tristes que provoquaient cette honte, et du silence, et d'être. Ou parce que l'idée de la fessée était trop délicieuse pour ne pas le déstabiliser.

Il y eut le rapprochement qu'il fallait entre eux, au bord de la piscine, pendant que les hommes étaient au bain d'argile, et que la mère nageait. Mais ce n'est qu'avec la plus grande réticence que Kermoisan lui parla de son père de la manière dont Malo le lui avait demandé :

- Alors tu vas à Barcelone ?

- Oui, j'ai deux copines qui habitent là-bas.

- Et tu vas abandonner tes pauvres parents tout seuls à Banyuls ?

- Oh, ils ne vont pas s'ennuyer... Il y a les voisins du camping, les mêmes tous les ans... Et puis j'ai grandi...

- J'ai vu à quoi ressemblait le boulot de ton père. Ce sont des vacances bien méritées...

- Ça, c'est sûr...

- Surtout qu'il travaille beaucoup...

- Eh oui... Le premier qui crache sur les trente-cinq heures, je lui mets mon poing dans la gueule.

Kermoisan avait presque envie de recevoir ce poing dans la gueule.

- Il lui arrive même de faire beaucoup d'heures sups.

- Oh, non ! Un temps plein, dans ce qu'il fait, c'est assez...

Le travail était fait. Kermoisan changea aussitôt de sujet :

- J'ai des vacances aussi, dans trois semaines. En fait, je pensais peut-être descendre à Barcelone...

Elle répondit aussitôt et tout simplement :

- Tu veux qu'on échange nos contacts ? On se fait une soirée ensemble là-bas, si tu veux...

Il ne put retenir un brutal changement de physionomie, de joie soudaine et visible. Et quand, plus tard, après une bataille de boue bon enfant à la sortie du bain d'argile, la fille sauta au cou de la mère pour l'embrasser et la salir à la fois, il eut la soudaine et extrême envie d'être lui aussi une grosse mère canard à gros accent, plutôt que lui-même. En résumé,

il était amoureux. C'est bien le mot qu'on utilise quand on finit par faire des conneries. Or, à l'heure où Malo les fit rappeler tous les trois par Bonheur, avant de les quitter, il ne put s'empêcher de dire :

- Je suis sûr que tout se passera bien pour ton père, tu sais...

Il avait dit ça pour prendre un peu d'ascendant sur elle. Montrer qu'il en savait davantage sur la situation. Qu'elle était plutôt dans ses mains que dans les leurs. Mais l'effroi muet que provoqua cette phrase chez les deux femmes, en leur faisant réaliser qu'Angevin n'était pas interrogé que comme témoin, comme on le leur avait dit, lui fit aussitôt regretter d'avoir parlé. Même s'il était sûr d'avoir raison.

Ils se quittèrent là-dessus.

*

Sous les yeux de Bonheur et Paolini, l'agent Boulin venait de faire son petit numéro de fausse hôtesse désagréable à Angevin. Et pendant qu'elle faisait semblant de téléphoner, dans le couloir, on devinait Angevin rouge de colère sous son masque d'argile verte. Il serrait les bords de la baignoire des deux mains.

- Non, aucun doute... répéta Paolini.

Quand Boulin eut terminé son numéro, Malo entra dans la cabine.

- Tout se passe bien ?

- Oui... Enfin, non !
- Qu'est-ce qui se passe ?
- Cette fille ! Elle me prend pour de la merde, ou je ne sais pas quoi...
- L'hôtesse ?
- Ouais... On est assez copains, maintenant, pour que je te dise les choses franchement... Une vraie salope...

Malo fronça les sourcils.

- Ah ? Je le signalerai... Mais avant, il faut qu'on parle, tous les deux.

Il prit une chaise. Angevin se calmait doucement.

- Maurice, tu sais pourquoi on vous a choisi pour vous entendre comme témoins, Greg et toi ?
- Non... Enfin, moi, j'étais proche de Rémi... Mais pour Greg, je me le demande depuis le début, en fait...
- Parce que celui qui a tué Rémi a dû faire de grosses dépenses en liquide, ces derniers temps. Et qu'on a vu que vous en aviez fait tous les deux, ces derniers mois. Dans des cas exceptionnels, la police peut lever le secret bancaire, et c'est un cas exceptionnel.

Angevin blanchit, se ratatina dans sa glaise.

- Ah bon ? Vous pouvez faire ça ?
- Oui. Ce que je voudrais savoir maintenant, c'est ce que tu as fait de tout cet argent. Prends ton temps pour répondre. Il peut avoir servi à acheter de la drogue, ou à te payer des vidéos pédophiles, je n'en ai rien à faire, et j'aurai tout oublié en sortant d'ici. Du moins, ça restera entre nous. Mais je dois savoir.

Angevin mit un temps énorme à répondre en bredouillant :

- Je... C'est...
- Quoi, Maurice ?
- Si ma femme apprend ça, je suis un homme mort...
- Rien ne sortira d'ici, je te l'ai promis.
- Je vais au casino, le dimanche après-midi. Elle me croit au foot, avec les copains, mais je vais aux machines à sous, à Canet.
- Canet-en-Roussillon ? Sur le front de mer de Perpignan ?
- C'est ça. Il y a un grand casino, entre le nouvel hôpital et le terminus du tram 7.
- Je croyais que ta femme jouait aussi ?
- Oui... C'est juste que pas autant... Pour les vacances, c'est tout... Et puis le dimanche aussi, après le foot, un dimanche sur deux, je suis censé m'occuper de sa mère...
- Toi ? Pourquoi toi ?
- Ça... Par ici vous savez, dans beaucoup de familles, on garde encore les vieux à la maison, jusqu'au bout. Dans la famille de Jocelyne, ça a toujours été comme ça, et alors quand j'ai voulu mettre sa mère à la maison de retraite, elle n'a pas été d'accord. On s'est beaucoup disputé, sur le sujet. Des mois. Des années. Il y a trois ans, on en a ouvert une belle pourtant de maison de retraite à Saint Péjus, à quarante kilomètres du Tech ; et pas trop chère... Mais Jocelyne disait que c'était trop loin ; que si c'était pour ne plus la voir, la mère, autant l'enterrer vivante et tout de suite, que ça coûterait moins cher. Et puis finalement j'ai réussi à la convaincre, mais à condition qu'on aille lui rendre visite tous les dimanches. Comme c'est un

peu loin et que Jocelyne a recommencé à se plaindre, ces derniers mois, on a décidé qu'on se partagerait les dimanches : qu'elle irait les dimanches pairs et moi les impairs. De toute façon, moi, elle, nous deux, la mère ne fait plus bien la différence...

- Et tu n'y vas pas ?

- Pas souvent, non... Mais Tom... Si Jocelyne sait que quand elle me croit à Saint Pégus, je suis à cent quarante kilomètres de là, en train de jouer... Ça va te faire un autre meurtre sur les bras. Facile à élucider, celui-là...

Il riait jaune.

- Non... On va lui éviter la prison à ta femme, ne t'inquiète pas.

- Ce serait bien, oui...

- Elle a l'air vraie, son histoire de belle-mère, dit Bonheur.

- Ouais. Et il n'a pas réagi au rat, lui. Alors que l'autre...

*

En entrant dans la cabine, Grégoire Podère avait immédiatement fixé le rat, l'air interrogé et amusé à la fois. L'agent Basque, qui jouait le rôle de son hôtesse, l'avait volontairement laissé seul et quand elle était revenue, l'avait surpris le rat dans les mains. Il l'avait reposé sur l'étagère avec un peu trop de

précipitation.

- Ça vous intéresse ? lui avait demandé Basque. C'est un artiste local.

Podère avait repris contenance.

- Ça me rappelle de vieux souvenirs, plus exactement. C'est amusant...

- Oui, enfin ça m'étonnerait que ce soit dans vos moyens... On commence ?

Elle lui avait joué le même numéro que Boulin à Angevin ensuite, puis elle était repartie. Malo arriva alors que Podère s'essuyait déjà, après sa douche. Et comme à Angevin encore, il lui demanda :

- Tout s'est bien passé ?

- Je viens sans doute d'avoir affaire à l'hôtesse la plus désagréable qu'on puisse imaginer, mais oui, tout s'est bien passé.

- Désagréable ?

- Je crois que l'expression plus exacte, et donc plus élégante, c'est connasse. Elle m'a traité exactement comme de la merde.

- Ah ? On le signalera, si tu veux.

- Si tu veux.

Podère n'avait en quelque sorte fait qu'intervenir dans les conversations entre le commissaire et le chef de ligne, toute l'après-midi. Ce qui fait qu'ils ne s'étaient pas encore tutoyés directement. Malo se rendit compte à ce moment que c'était aussi la première fois qu'ils se retrouvaient vraiment tous les deux face à face et qu'ils se regardaient droit dans les yeux. Et il se sentit

étrangement déstabilisé par le regard de Podère.
Chose rare chez lui.

- Bon, je dois te parler d'autre chose, maintenant. Ça risque d'être tout aussi désagréable, et je m'en excuse d'avance. Mais celui qui a tué Rémi a dû faire de grosses dépenses en liquide, ces derniers temps et dans des cas exceptionnels, la police peut lever le secret bancaire. On a découvert comme ça que tu avais fait de gros retraits, ces derniers mois.

- C'est donc ça... C'est pour ça, que je suis là...

- Oui. Ça peut avoir servi à acheter de la drogue, ou à te payer des vidéos pédophiles, je n'en ai rien à faire, et j'aurai tout oublié en sortant d'ici. Du moins, ça restera entre nous. Mais je dois savoir.

- C'est assez simple.

Ça avait beau être simple, il y eut encore ce drôle de regard direct et suspendu, entre eux.

- Tu sais combien j'ai, sur mon compte ?

- Je viens de te le dire...

- Ça ne peut pas suffire à rénover une ferme abandonnée depuis huit ans dans la légalité. Même si on y ajoute les économies que je peux faire sur un salaire minimum.

- Tu veux dire que tu as employé des artisans au noir ?

- Par ici, on dit que les artisans travaillent plus en retraite qu'en activité.

- Tu sais que c'est invérifiable... Aucun artisan n'acceptera jamais de m'avouer qu'il a travaillé pour toi.

- C'est sûr.

- Mais on peut toujours essayer. C'est qui, tes

artisans ?

- Euh... J'ai beau être devenu un élégant citoyen...

- Ah, oui... Tu n'es pas une balance. Il y a des moments où j'oublie que je suis devenu flic, moi. Bon, je ne peux te forcer à rien. Je n'ai que des présomptions, aucune preuves. Mais ils ne risquent rien, tes artisans... Je peux me débrouiller pour ça. Et ça m'aiderait beaucoup à avancer, moi.

- Tu fais un drôle de flic, en fait.

Malo sourit, prit cinq bougies parfumées sur l'étagère au rat, et se mit à jongler avec.

- Parce que tu crois que j'ai de l'élégance, moi aussi ?

- Oui.

- Un pas trop bon, si j'en crois l'avis général.

Podère sourit à son tour. Malo s'était lancé dans des figures particulièrement complexes.

- Si je t'étonne, continua Malo, tu me donnes un nom ?
Juste un.

Le sourire de Podère s'élargit.

- Ça ne suffira pas, non...

Malo reposa alors les bougies. Il venait d'avoir une idée.

- Et si... Le flegme est une partie nécessaire de l'élégance, non ?

- Ça dépend des circonstances, mais en général, oui.

- Et si, sans te toucher, sans dire un mot, je te le fais perdre, ton flegme ; comme ça, à distance... Tu me donnes un nom ?

Ça devenait un jeu.

- Tu peux toujours essayer...

- Tu promets ?

- Je promets, oui...

Malo redevint très sérieux, soudain. Il s'assit sur un petit banc qu'il y avait là. Il resta un moment immobile, son regard planté dans celui de Podère. Puis il sortit de la poche intérieure d'une veste invisible un sandwich invisible, qu'il commença à manger.

- Le mime du clochard et du gamin... dit Bonheur. Tu l'as déjà vu, celui-là ?

- Non, répondit Paolini.

- Alors tu vas beaucoup rire et pleurer.

*

Et c'est ce qui arriva, effectivement. Paolini, aussi brutal et peu fin qu'on le connaisse, rit, et pleura comme une jeune fille.

Dans les années quatre-vingt-dix, ceux qui avaient des trous de mémoire et ne se rappelaient plus du nom du mime Malo, pour en parler, disaient souvent : « Tu sais, le mime du clochard et du gamin... »

Parce que dans le public des plateaux télé comme à la maison dans son fauteuil, dans la rue comme dans les squats de redskins, personne n'avait jamais pu résister au débordement d'émotions que ce mime provoquait. Le lendemain du premier passage de Malo sur une grande chaîne, le zapping de Canal Plus

l'avait repris en intégralité. Et on avait vu jusque dans les prisons, à cause de ce mime, des salles de télépleurnicher toutes entières, de concert. Malo l'avait inventé à dix-neuf ans, et l'histoire en était simplissime : un clochard partageait son sandwich avec un enfant et, pour finir, s'endormait avec sa faim, ou mourait, on ne savait pas trop, allongé sur son banc. Aux journalistes, Malo avait raconté qu'il s'était inspiré d'une véritable scène, observée un jour devant un supermarché.

Aujourd'hui, on ne s'en souvient plus. Et Malo n'étant ni Michel Drücker ni Marguerite Duras ni Céline Dion, l'Ina n'a jamais pensé à conserver la séquence. Elle n'existe plus qu'à l'état de vagues réminiscences dans la mémoire de quelques vieux sentimentaux comme moi, ou Bernard, le légiste.

Mais de près, elle était sans doute encore plus impressionnante. Podère fondit en larmes. Et c'est à travers des yeux embués que Bonheur et Paolini, eux aussi, virent Malo reprendre tout à coup et sa physionomie normale et son sourire, puis s'approcher de Podère et lui mettre une main sur l'épaule. Quand Podère se fut remis, il lui dit :

- Alors, je l'ai méritée mon artisan, maintenant ?
- Oui, dit Podère, malgré une réticence visible.

Il s'arrêta là, et ne dit rien de plus.

- Je t'écoute.
- Mais après ça... Plus aucun ne voudra travailler pour moi...

- Si tu veux, je me retourne, tu l'écris sur un bout de papier, et je dirai à l'artisan que c'est un pense-bête que je t'ai volé. On fait comme ça, avec les mafieux. Il paraît que c'est plus facile.

- Ils vont nier, de toute façon...

- Pour ça, je me débrouillerai, ne t'inquiète pas. Je le saurai, s'ils mentent. C'est un peu ma spécialité. Et ce sera déjà ça.

Il y avait un bloc-note aux couleurs des thermes, sur l'étagère du rat en peignoir. Malo le donna à Podère et, comme il l'avait dit, retourna s'asseoir sur le banc, en lui tournant le dos.

Paolini remarqua le premier l'étrange regard que Podère posa alors sur le dos de Malo. Un regard d'une fixité particulière, emprunt d'une nervosité incongrue.

- Il n'a rien à écrire, dit Paolini.

Il ne notait en effet rien sur le bloc-note. Il avait plutôt l'air enfin pris au piège, avec les tremblements de quelqu'un qui peine à prendre une décision. Mais pas la décision d'écrire ou de ne pas écrire... Une décision qui concernait Malo, plutôt, vers qui l'intensité de son regard ne cessait de s'accentuer.

Enfin, il posa sans bruit le bloc-note, se leva, et commença à s'approcher du commissaire.

- Merde... Qu'est-ce qu'il fait ?

Il s'approcha encore, et leva peu à peu les mains vers Malo.

- Retourne-toi, Malo, nom de Dieu ! Retourne-toi !

*

La réaction violente de l'un ou l'autre des suspects, au moment où le commissaire désarmé les interrogerait à propos de l'argent, n'était pas complètement imprévue. C'était donc dans une troisième cabine à bains d'argile, placée entre celle de Podère et celle d'Angevin, qu'avec la permission de la direction des thermes, l'équipe avait placé les écrans vidéos et le matériel d'enregistrement. En un instant, Paolini et Bonheur furent dans celle de Podère. Ils arrivèrent juste au moment où l'ex-archéologue allait atteindre Malo. Paolini lui envoya une droite suffisante, puis se jeta sur lui et lui passa les menottes.

Podère se laissa faire sans rien dire, honteux et nu.

*

- Comment ça, tu as encore des doutes ?

- Oui. On garde l'idée de suivre la famille Angevin discrètement jusqu'à son camping. Surtout après la connerie du petit. Et je veux voir les vidéos. Mets-les

moi sur l'ordinateur. Leur réaction au moment précis où ils ont vu les rats, surtout.

Au loin, autour du fourgon où Podère était enfermé, les hommes étaient à la détente et riaient d'une blague de Paolini. Kermoisan dit :

- Je suis encore désolé, commissaire.

Malo sourit.

- On en fait tous, des conneries. Tout le temps. Moi-même avec Podère...

- Tiens, c'est déjà là, dit Bonheur, en tendant le portable à Malo.

Tout en regardant les images, Malo rejoignit la cabine qui avait servi à Angevin. Là, il répéta les gestes exacts du chef de ligne à son arrivée dans la cabine, et s'assit comme lui dans la baignoire. Il le refit deux fois, puis il dit à Bonheur :

- C'est ce geste-là, avec le bras, regarde.

Il refit le geste. Un imperceptible sursaut, peu naturel.

- Tu vois comme ses yeux s'ouvrent, au même moment ?

- Oui. Tu avais raison. Il a réagi au rat.

- Bien, on rejoint les autres, on remballe le matériel, et on rentre à Perpignan.

À la sortie du spa, Malo demanda à Kermoisan :

- Et toi, tu en penses quoi ?

- Ben... Plutôt comme les autres... Que Podère s'est trahi en t'agressant. Qu'il suffit de lui tirer des aveux, maintenant. Et comme je te l'ai dit, je crois que c'est un meurtre « élégant ». Et que Podère seul est capable

de la minutie, du soin que tu as dit.

- C'est discutable. Tu as vu le harnachement de la caravane ?

- C'est vrai, mais...

- Et dans notre conversation, avec Angevin, tu n'as rien remarqué ?

- Jocelyne a confirmé que sa mère était à la maison de retraite de Saint Péjus, avant leur départ. Et puis je crois Lucile quand elle dit que son père n'a jamais fait d'heures supplémentaires.

- Bon. Moi aussi. Mais un homme comme Maurice, dans l'ambiance bistrot-foot, peut trouver d'autres alibis à des absences nocturnes, tu ne crois pas ?

Kermoisan n'eut le temps de rien répondre, car ils arrivaient au fourgon, où les gars étaient pliés en deux, les larmes aux yeux, à force de rire de ce que Paolini continuait à leur raconter, et parce qu'aussitôt Malo changea de sujet :

- Qu'est-ce qui vous fait marrer comme ça ?

- C'est Paolini, commissaire...

- Je vois bien...

- Il dit qu'il regrette d'être intervenu parce que deux gars bâtis comme vous deux, dans l'ambiance thermes romains, au pugilat en petite serviette blanche, ça aurait fait un super film gay...

- Et il mime le film, dit Basque.

- Et il mime bien, ajouta Boulin.

Ils éclatèrent tous de rire, à nouveau. Paolini avait l'air un peu honteux.

- Faut pas avoir honte comme ça, Paolini, dit Malo. Quand tu maîtriseras vraiment le mime, je te

nommerai commissaire, moi...

Puis il demanda à Kermoisan :

- Enfin... Petit, avec ton téléphone intelligent, tu peux me dire quelle distance il y a de Saint Pégus au Tech, et du Tech au casino de Canet exactement ?

- Pourquoi ?

- Parce qu'on n'a toujours pas de preuves, et que si on part d'ici sans preuves, ça va sans aucun doute être pour ma poche, toute cette après-midi de détente... Et j'ai pas envie. Je dois déjà beaucoup trop à Bonheur.

*

Il y avait devant l'hôpital abandonné un grand orme pleureur, dont les racines avaient défoncé le parking. Bonheur gara la camionnette à son ombre. Il faisait chaud, très chaud. Les cigales étaient le bruit de l'implacable.

L'hôpital avait les vitres brisées. Il était noirci par les neiges et les pluies, mangé de lierres maigrichons. On aurait dit que toute la souffrance qu'il avait contenue ressortait maintenant par ses fissures : il pleurait de désaffection, purulait de rouilles, vomissait son crépi par grandes flaques à ses pieds. On lui voyait la chair, et la mort, et le deuil.

- Ce serait quand même encore un gros coup de chance... dit Bonheur.

- Moi j'y crois, répondit Kermoisan.

Ça amusa Bonheur. Devant eux se dressait le

panneau des urgences sur lequel était rageusement tagué « À 100 km ! »

- C'est vrai que c'est un peu bizarre, pour un gars du coin, d'arrondir 40 + 60 à 140, non ?

- Il peut y avoir mille autres raisons à ça que le fait qu'Angevin passe ici régulièrement. Et puis il y a la largeur de Perpignan à ajouter, pour atteindre Canet...

- Ça ne fait pas quarante kilomètres... Dix, tout au plus...

- Toi aussi, tu commences à croire que le commissaire est plus intelligent que les autres. Tu sais qu'il détesterait ça ?

- Mais ça fait partie de son intelligence justement, non ?

- J'en suis le premier convaincu. Mais il détesterait ça.

- C'est parce qu'il ne cherche pas vraiment qu'il trouve. Comme Paolini, pour les bacs aux abattoirs. Je crois que la leçon, c'est que plus on s'efforce de faire les choses bien, moins on y arrive. Que les fainéants ont souvent raison. Parce qu'ils sont plus humains, en quelque sorte.

- C'est bien. Tu fais des progrès, dans la philosophie du chef. Mais si j'étais toi, je ne le suivrais pas trop là-dedans quand même.

- Pourquoi ?

- Il va trop loin, par moments. Lui aussi se trompe beaucoup.

- N'empêche que j'apprends beaucoup.

- Oui. Moi aussi. Ça m'agace un peu, mais moi aussi. Il a dit de commencer par les sous-sols, c'est ça ?

- C'est ça.

L'équipe ne trouva pas le laboratoire de taxidermie à la morgue ni même au sous-sol, comme l'avait pensé le commissaire. Elle le trouva au rez-de-chaussée, dans ce qui avait été le bloc de chirurgie. Avec, dans une atmosphère de formol semblable à celle de l'atelier du commissaire, des chutes de plaques de verre, de mastic, une bibliothèque pleine de livres d'Art, sur toute la longueur d'un mur, les tenues du livreur et du faux employé de Jean-Michel Nympe soigneusement rangées sur un porte-manteau dans un casier de vestiaire, avec la barbe et les lunettes sur l'étagère du haut, et tout le matériel dont Maurice Angevin avait pu se servir, les dimanches où il était censé être à Saint Péjus. Tout était méticuleusement ordonné, aligné, et d'une propreté absolue, ce qui n'empêchait pas les empreintes, qu'ils relevèrent.

Mais le plus intéressant était quand même au sous-sol. Dans toute l'aile ouest. Ça commençait dès le bas de l'escalier, face auquel, rangés en demi-cercles concentriques, une centaine de rats majordomes à livrées et à perruques, dont certains tenaient des flambeaux, accueillaient le visiteur en faisant la révérence, tête baissée, un pied en avant, les deux bras dans la direction du couloir. Une tuyauterie dense courait sur le plafond de ce couloir. De cette tuyauterie descendait d'autres rats, par des cordes qu'ils avaient l'air d'avoir jetées eux-mêmes dans le vide, de distance en distance. En regardant bien, on en devinait qui

marchaient sur la tuyauterie elle-même, dans la pénombre : ceux-là avaient encore des attitudes naturelles, animales, et marchaient à quatre pattes. Mais sitôt qu'ils avaient touché le sol, il se mettaient debout, et se retrouvaient habillés comme des hommes. Par familles entières alors, qui tenaient leurs enfants par la main, chargés de bagages, ils se répandaient dans les différentes pièces du sous-sol. La première pièce à droite, qui avait été le bureau du vaguemestre, semblait être une sorte d'administration. Une trentaine de rats à costumes gris et à nœud papillons accueillaient les familles, fouillaient dans les tiroirs à dossiers ouverts d'une rangée d'armoires métalliques, ou écrivaient des chiffres dans des cahiers, debout sur trois bureaux, tenant les porte-plumes à bras-le-corps. Il y avait du drame dans cette pièce. Des familles accablées dont les mères embrassaient les enfants tandis que le père, cachant d'une main les larmes de ses yeux, était debout la tête baissée. D'autres levaient les bras dans un cri de désespoir vers de vieux rats administratifs à lunettes et à l'air inflexible. D'autres encore, à genoux, front à terre, suppliaient, imploraient, priaient. Et sous le vasistas d'entresol qui éclairait douteusement la pièce, un crucifix était accroché au mur, sur lequel le Christ avait été remplacé par un rat nu, dont le faux sang avait l'air frais et dégouttait, pleuvant sur la tête d'individus agenouillés, bras ouverts, paumes vers le ciel, comme venus là exprès pour la douche au symbole mystérieux. Les sept pièces suivantes avaient dû servir aux agents de services, avant la fermeture de

l'hôpital. Pour entreposer leur matériel, comme vestiaires ou comme bureaux. La première, beaucoup plus vaste que les autres, portait une plaque « entrepôt » au-dessus de la porte. Là les rats étaient installés comme chez eux, sur les lignes d'étagères métalliques, dans des poses quotidiennes. Entre les étagères, des badauds se promenaient les mains dans les poches, discutaient avec les commerçants dont les étals occupaient le premier étage. Il y avait une partie de pétanque au fond à droite. Au-dessus des commerces, il y en avait qui regardaient la télé, d'autres qui lisaient leur journal dans des fauteuils à oreilles ; un était assis sur des toilettes miniatures et lisait une bande dessinée, un autre, sous un vasistas d'entresol encore, était une reproduction exacte de *l'Astronome* de Vermeer. À bien fouiller dans la foule des rats, on reconnaissait plusieurs allusions à des tableaux célèbres : *l'Origine du Monde* étendue sur un lit, *Les demoiselles d'Avignon* dans une salle de bain, *Le Tricheur* parmi des joueurs de belote. Dans une baignoire, un rat et une ratte étaient en pleine fellation.

Dans les pièces suivantes, des rats-peintres en bâtiment étaient occupés à couvrir les murs de paysages inspirés par le Renascimento italien, qui s'arrêtaient à la limite de leurs rouleaux. Le travail était fait aux trois-quarts à peu près dans toutes les pièces. Au sol, d'autres rats-ouvriers, en salopette, déroulaient du gazon. Ce gazon couvrait les meubles, les chaises, les éviers aussi bien que le sol, et jusqu'à

des balais ou des brosses abandonnés, à partir du coin où ils avaient commencé le travail. Les enfants des familles qui entraient là couraient jouer sur le gazon, et sur les escarpolettes qui pendaient aux évier, alors que leurs parents déjeunaient sur l'herbe.

Mais c'était les deux pièces du fond qui étaient les plus extraordinaires. La morgue, et la lingerie qui lui faisait face.

Dans la première, tout était couleur chair, avec les nuances de bleus et de rouges qu'apporte le sang à la peau humaine ; à ceci près que du sol, noir, à mi-hauteur des murs à peu près, cette pièce de chair avait l'air nécrosée, et que les plinthes suppuraient. Deux tiroirs des grands frigos à conserver les corps étaient ouverts, le premier tout grand, le second à demi seulement, par une corde au bout de laquelle, par terre, une vingtaine de rats tiraient comme des esclaves de l'ancienne Égypte. Ces rats-esclaves portaient des blouses blanches et des masques de carnaval noirs. Sur les civières des tiroirs, il y avait comme un mélange de rats : des têtes et des membres qui sortaient anarchiquement d'une seule grande masse de fourrure bouillonnante, bombée d'excroissances et de kystes mystérieux, et dont on ne voyait pas les coutures. Dans l'alignement des armoires, des racks de cantine peints de la même manière que les autres meubles, et sans doute apportés du réfectoire, contenaient le même genre de mélange de rats. Derrière étaient plantés d'inquiétants

rats-cuisiniers, aux rictus difformes, couteau à la main, toque sur la tête. Et les familles heureuses, et les enfants jouant tout autour et se balançant aux éléments des racks, ou debout sur les plateaux de cantines, certains portant les mêmes masques de carnaval que les esclaves, se servaient à la louche de la bouillie de rat dans les assiettes. Ils repartaient ensuite vers le couloir en portant les plateaux ainsi chargés, à bouts de bras au-dessus de leurs têtes.

Dans la lingerie enfin, tout était blanc. Les murs, le sol, le plafond, les meubles, les personnages et leurs costumes ; à l'exception de leurs yeux noirs qui ressortaient par contraste, aveugles, sans pupilles. Des voiles légers, fins et transparents étaient pendus au cordes à linges, doucement agités par un vent qui entraît par le vasistas cassé. Et les personnages marchaient à quatre pattes à la file, les uns derrière les autres, en une dizaine de cercles qui alternaient le sens de giration, autour du centre de la pièce où se trouvaient, tous attachés par leurs queues dans un gros nœud informe, des rats nus, identiques, et rangés en rayons pour former un cercle parfait. Ce qu'on appelle un roi de rats, quand on s'y connaît un peu.

*

Jamais Kermoisan ne recontacta Lucile Angevin. Il n'eut que l'élégance de flatter son père en lui disant que c'était ça, son véritable chef d'œuvre.

- Va le dire à M'sieur Nympe, répondit Angevin, les

sourcils froncés.

Cet homme qu'il avait haï, il l'appelait toujours Monsieur, par cette même habitude atavique qui poussait certains révolutionnaires, en 1792, à continuer d'appeler « Monsieur le Comte » les nobles qu'ils menaient à l'échafaud. Maurice Angevin était passé aux aveux. Il avait osé aborder Jean-Michel Nympe dans le bistrot du Tech où il s'était par hasard arrêté acheter un briquet, il y avait quelques années de ça. Nympe était avec des amis de Perpignan amateurs d'Art eux aussi, et tout le groupe s'était offert une petite visite dans les sous-sols et l'hôpital, guidés par Maurice. L'accent de Maurice, ses manières d'être, son absence de maîtrise des codes de leur monde les avaient poussés à le considérer, pendant la visite, comme un simple vieux crétin des Pyrénées entiché de sa marotte. Il s'étaient moqué de lui toute l'après-midi en pensant qu'il ne s'en apercevait même pas. Maurice Angevin était un artiste de génie, Kermoisan en était convaincu, capable de toute la corrosive élégance que ça demandait, mais il avait été enfermé par eux dans sa condition d'ouvrier montagnard. La plupart d'entre eux – ils étaient sept exactement – se souvenaient à peine de lui, aujourd'hui. Malo les avait retrouvés. Ils témoigneraient au tribunal et ils étaient venus déposer à la brigade, déjà. Un d'entre eux avait ouvert la porte des toilettes avec deux doigts en pince, comme si elle était pleine de merde. Geste que le commissaire avait vu et imité après leur départ, pour le plus grand amusement de tous. Parce que leur remarquable

mépris pour tout ce qui était hors de leur monde avait marqué toute la brigade.

Quand Maurice avait rencontré Rémi Da Silva, étudiant aux Beaux-Arts et fils d'ouvrier de la montagne comme lui, il l'avait pris sous son aile parce qu'il s'était reconnu en lui. Et son échec aux examens, devant un jury dont Nympe faisait partie, c'était Rémi qui le lui avait appris au détour d'une conversation, l'avait poussé à ériger le propre rejet dont il avait été la victime en loi générale, à décréter la société pourrie et à passer à l'action. Comme beaucoup d'artistes trop attaqués ou rejetés par elle, il avait rendu son art engagé. Mais la taxidermie de masse l'avait sans doute aussi déjà rendu un peu obsessionnel, et altéré son rapport à la mort, comme Malo quand il avait rêvé de Boulin.

*

- Ils vont te rembourser ? L'administration va payer ça ?

- Oui. Sans l'après-midi thermale, on n'aurait jamais résolu l'affaire, répondit Malo.

- J'ai du mal à le croire...

- Eux aussi. Ils m'ont engueulé autant qu'ils m'ont félicité, si tu veux tout savoir. Mais je sais monter un dossier psy, depuis le temps que j'ai ce genre de méthodes. Et il fallait mettre notre taxidermiste en situation de grande frustration face à la richesse et à un milieu bourgeois, c'était nécessaire.

- Paolini s'est excusé auprès de Podère ?
- Oui.
- Ça a dû lui faire tout drôle.
- Oh, il n'y a pas de honte. Greg lui-même a bien compris que Paolini était à mille lieues de pouvoir imaginer qu'il voulait m'embrasser.
- Commissaire, est-ce que c'est toujours comme ça ?
- Comment ?
- Le sentiment de frustration qu'on éprouve nous aussi. D'injustice, presque.
- Oui. C'est la sympathie pour le criminel à laquelle on est obligé, pour résoudre l'enquête, qui le provoque. Et si tu le ressens, c'est que tu as fait des progrès. Mais c'est aussi qu'on vit dans un monde assez pourri, Kermoisan. Plein de principes inutiles et inadaptés. Nous sommes cette inadaptation.
- Tu dis ça parce que tu es triste, commissaire. On a aussi plein de cas où on empêche d'autres meurtres, et les familles de victimes ne seront pas consolées, mais soulagées un peu au moins.
- Oui. Nous sommes aussi la vengeance des braves gens. Mais je ne sais pas trop quoi en penser.
- Quand même... Je ne comprends pas pourquoi Angevin a tué ce gamin qu'il aimait.
- Parce que tu te trompais mais que tu avais aussi raison dans ta première déduction erronée, quelque part. Tu te rappelles ? Ta première déduction de flic ?
- Kermoisan fouilla dans ses souvenirs. Il ne trouva pas.
- Dieu le Père, l'aida Malo.
- Il a tué Rémi Da Silva parce qu'il se prenait pour

Dieu le Père ?

- En tous cas, il a sacrifié son fils et lui-même à la fois dans le simple but de donner une leçon à l'Humanité.

- Le meurtre a aussi ce sens-là, tu crois ?

- C'est le propre des œuvres d'art d'être ouvertes à beaucoup d'interprétations. Je ne sais plus qui a dit ça... Les deux femmes étaient au courant que Maurice pratiquait la taxidermie, tu sais ? Même si elles n'imaginaient pas à quelle échelle... Et c'est volontairement qu'elles n'ont rien dit. Jocelyne Angevin me l'a avoué en larmes.

Kermoisan blanchit.

- C'est de la complicité...

- Oui.

- Dans une affaire comme celle-là, ça va les mener à de la prison ferme...

- Tu vois, c'est justement là que tu as encore beaucoup à apprendre.

*

Jamais Kermoisan ne recontacta Lucile Angevin, même laissée tranquille par la Justice. Par contre, le commissaire Malo, après cette affaire, revit Podère. Et il y eut une histoire qui dura quelques mois entre eux. Comme il le dit à Bonheur :

- C'est pas trop mon truc les garçons, en principe, mais il faut reconnaître qu'il est particulièrement beau, fin, et qu'on est d'accord sur pas mal de choses.

Malo le ramena même à la brigade, une fois.

Paolini s'excusa encore de sa droite. Il y avait un nouveau nouveau parmi eux, un plus jeune que Kermoisan encore. Qui lui demanda, à Paolini, après que Malo et Podère se soient éloignés :

- Il est pédé, le commissaire ?

- Non. Il est amoureux d'un gars.

- Ah... Et là, qu'est-ce qu'il fait ?

- Du mime... T'es drôlement con toi, dis donc... Mais ça va changer, t'inquiète...

Nicolas Milin

Juillet 2015